PQ
1587
.A5
1878

U d'/ of Ottawa
39003002084175

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudesurlachans00ange

A mon ami
Alphonse Bard
Souvenir affectueux
Auy Angellier

ÉTUDE

SUR LA

CHANSON DE ROLAND

ANGERS, IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

ÉTUDE

SUR LA

CHANSON DE ROLAND

PAR

AUG. ANGELLIER,

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ.

CONFÉRENCE FAITE A BOULOGNE-SUR-MER

le 24 février 1878.

PARIS

L. BOULANGER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE.

—

1878

PQ
1522
.A5
1878

A

M. LÉON GAUTIER

ÉDITEUR ET TRADUCTEUR DE LA CHANSON DE ROLAND.

A. A.

C'est une sorte de lieu commun que la France n'est pas propre à la grande poésie et que son génie se refuse à l'épopée. A l'étranger, on nous accorde volontiers une prose incomparable de clarté, d'esprit et de mesure, le discours pédestre qui marche d'un pas léger et se plaît au calme des plaines. On nous refuse la haute poésie, celle qui vole, et qui séjourne aux régions élevées. Chose singulière ! cette opinion est celle qu'on retrouve dans la plupart de nos cours de littérature, dans l'histoire de notre langue, dans les livres où l'enfant apprend à connaître ce qu'ont pensé ses ancêtres et à se sentir leur fils. Il a suffi pour cela que Boileau, qui ne les avait pas lus, ait parlé de l'art confus de nos vieux romanciers et que Voltaire ait écrit que les Français n'ont pas la tête épique et composé la Henriade pour le prouver [1]. Et pourtant il n'est pas téméraire d'affirmer que la France a été la plus épique des nations modernes, la nation épique par excellence. Elle a entassé un

[1] A la fin de l'*Essai sur la poésie épique*, Voltaire attribue ce mot *à feu M. de Malézieux*. On sait ce que cela veut dire. (Génin.)

si gigantesque amoncellement de poëmes que les écrivains de toutes les nations et de plusieurs siècles y sont venus, comme à une mine inépuisable. Et ce don de grande imagination n'a pas péri avec les auteurs de nos vieilles épopées. Il leur a survécu. A travers les âges, je sens, je retrace ce riche filon de poésie ; je suis une lignée de puissants et glorieux chanteurs qui se sont transmis la lyre aux cordes d'airain, de l'auteur de la Chanson de Roland à d'Aubigné, à Corneille, à notre Victor Hugo. On ne montre pas assez que, dans notre littérature, les hautes œuvres poétiques se trouvent à côté des fortes œuvres de prose, que le bon sens n'y a pas tué l'élan et que l'amour des cimes s'y unit au besoin de la clarté, ou plutôt n'est que le besoin d'une clarté plus pure, plus élevée et plus sereine.

Oui, la France a eu un moment de merveilleuse poésie. Il commença avec le premier jour du XIe siècle. L'aurore qui se leva sur la funèbre nuit qui avait clos l'an 1000 jeta moins de clarté dans l'espace que d'allégresse dans les âmes. On avait cru que le soir du monde était venu et que l'obscurité se fermait pour jamais. Et voici qu'après les noires heures passées avec crainte et tremblement, la barre d'or apparaissait là-bas et que la lueur inespérée montait dans le ciel. Quelle aube fut jamais saluée comme celle-là ? Ce fut une explosion de joie et de reconnaissance. Un soupir de délivrance passa sur la terre comme un vent puissant et les hosanna éclatèrent comme une tempête. Chacun chérit son Dieu comme un ami qui l'avait sauvé, et, pendant longtemps, la vie ne fut qu'une action de grâces et une prière. Cela fit un peuple qui vécut de merveilleux, c'est-à-dire de poésie. C'étaient en effet des poètes que ces hommes qui renversèrent

les vieilles basiliques pour revêtir la terre de la blanche robe des cathédrales ; des générations de poètes, car le maçon qui avait sculpté le portail était mort depuis longtemps quand le forgeron martelait la croix de la flèche. C'étaient des poètes, ces gens qui, agenouillés dans le crépuscule des nefs et sous la forêt des piliers, rêvaient les yeux levés vers les rosaces éblouissantes, inondées d'un riche et mystique éclat, comme vers des fenêtres ouvertes sur le paradis. C'étaient des poètes, ces gens qui, épris d'un invincible amour pour les lieux où avait souffert leur Sauveur, s'en allaient au hasard par les monts, les fleuves, les plaines traversées de cavaliers étranges et faisaient jusqu'à Jérusalem une grand'route d'ossements. La Croisade est avec la Révolution le plus grand mouvement idéaliste du monde moderne, et toutes deux sont françaises.

Comment un tel élan de foi, d'enthousiasme, d'héroïsme, n'aurait-il pas produit des œuvres littéraires, imparfaites peut-être, mais à coup sûr neuves et fortes ? Elles sortirent, en effet, en tel nombre, que la publication de ce qui nous en reste comprendra soixante volumes de soixante mille vers chacun, c'est-à-dire près de quatre millions de vers [1]. Elles jaillirent de tous côtés, et avec une telle abondance, que leur flot couvrant le

[1] Suivant le plan soumis au ministre par M. Guessard, ce recueil (la publication des manuscrits qui renferment nos anciens poètes encore inédits) devait compter 60 volumes de 60,000 vers chacun, soit 3,600,000 vers. M. Fortoul écrivit en marge de ce rapport : « Tout, tout, publier tout. » Le tout se fût élevé à 4 millions de vers. De cette idée si large est sortie, en 1859, sous le ministère de M. Rouland, une publication partielle, le *Cycle Carlovingien*, qui se poursuit actuellement et lentement. (Ch. Aubertin, *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises au moyen âge.*)

pays inonda l'Europe et que plus d'un est resté immortel pour avoir fait reluire dans son verre quelques gouttes du fleuve de notre ancienne poésie.

Parmi ces innombrables productions, il en est une, la plus ancienne, puisqu'on peut en placer la composition entre la conquête de l'Angleterre et les Croisades, qui est en même temps la plus simple et la plus belle : c'est la *Chanson de Roland*. Elle a pour sujet la mort de Roland et de ses pairs, qui, chargés de protéger l'arrière-garde de Charlemagne, alors qu'il repassait d'Espagne en France, avaient été surpris, dans les Pyrénées, au défilé de Roncevaux et avaient péri jusqu'au dernier. Ce fait historique, puisqu'il est rapporté par Eginhard, Angilbert et l'Astronome Limousin, avait assez frappé les imaginations pour que ce dernier chroniqueur, en le mentionnant, ajoute : « Je me dispense de citer les noms de ceux qui furent tués, parce qu'ils sont connus de tous [1]. » Il est probable que, dès le temps de Charlemagne, des chansons populaires avaient été composées sur ce sujet, qui circulaient dans le pays et que les soldats entonnaient au moment de donner bataille. C'étaient, sans doute, des cantilènes primitives, coupées en strophes et avec un refrain : une sorte de Marseillaise du moyen âge [2]. En effet, nous voyons souvent mentionner la cantilène de Roland, et à la bataille de Hastings, quand

[1] Dum enim quæ agi potuerant in Hispania peracta essent, et prospero itinere reditum esset, in eodem monte regii cœsi sunt agminis. *Quorum quia vulgata sunt nomina dicere supersedi.* (L'Astronome Limousin, *Vita Hludovici*, dans Pertz. *Scriptores*, III, 608.)

[2] Il est au moins vrai qu'au commencement de la troisième race on retenoit encore la coutume de ne point donner de combat que dix ou douze grosses voix n'eussent chanté de toutes leurs forces la fameuse chanson de Roland afin d'animer les

l'armée de Guillaume se déploya devant les palissades du camp saxon, le Normand Taillefer poussant son cheval en avant des rangs et jetant en l'air son épée qu'il rattrapait de la main droite, chantait la chanson de Roland et d'Olivier [1].

Peu à peu, la légende s'était mise à l'œuvre : des épisodes nouveaux, des traits dramatiques, des personnages secondaires avaient été inventés, ajoutés. Vers la fin du xe siècle, le long travail de l'imagination populaire, cette grande créatrice nécessaire pour élaborer les matériaux d'une épopée, était enfin terminé. Ces chants épars, rudes et sonores comme le fer, pleins du souffle et de l'âme d'un pays, n'attendaient plus que la main d'un ouvrier qui les réunît et les martelât en un ensemble. Il se rencontra, ce puissant forgeron ! Il saisit ces morceaux héroïques et simples, il les fondit à un tel feu, il les trempa à une eau si pure, que la rouille n'a pu entamer l'acier de son œuvre, et que, comme l'épée de son héros, rien n'a pu la ternir ni la briser.

Quel est-il ce poète ? Quel est-il ce vieux créateur de notre épopée nationale, le naïf et grand aïeul de Corneille et d'Hugo ? Où vécut-il ? où mourut-il ? Nous n'en savons rien. Était-ce un moine ardent, qui, dans sa cellule paisible, avait frémi au récit des luttes religieuses

troupes, par le récit des hauts faits d'armes de ce héros. (*Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 19. — Voir aussi t. V, pp. 43 et 129.)

[1] Taillefert qui moult bien cantait,
Sor un ceval ki tost allait
Devant le duc allait cantant
De Karlemaine de Rollant
E d'Olivier et des vassaux
Ki morurent à Renchevaux.
(Wace, *Roman de Rou.*)

contre les Infidèles? Était-ce un écuyer qui avait savouré la joie farouche du combat et l'ivresse de voir les épées sauter hors des fourreaux et reluire au soleil? Était-ce un pauvre jongleur, qui allait de château en château, sa vielle sur l'épaule, et à qui son long pélerinage avait, dans une intuition de génie, révélé l'unité et la grandeur futures de la patrie française? Hélas! qui nous le dira? Qui nous dira son nom pour que nous le gravions au fronton de notre histoire? Qui nous dira l'endroit où il repose, pour que nous en fassions un coin de terre sacrée et que nous y plantions des lauriers autour d'un autel de marbre [1]?

Et cependant, tandis qu'il vivait et mourait inconnu, son poème se répandait dans le pays. Il devint l'épopée de tous. On le chantait partout : devant le portail des églises, dans la grande salle des châteaux, dans la cour des couvents, dans les carrefours des villes et jusque sous la toile des camps et le chaume des villages. Dans les rues, dans les maisons, sur les enseignes, sur les vitraux on voyait le nom et l'image de Roland. Ce fut le poème national, le seul peut-être que la France ait jamais connu. D'un bond, il franchit les frontières et vola par toute l'Europe [2]. Il fut traduit en Espagne deux siècles avant le Romancero du Cid; il fut traduit en Allemagne deux siècles avant les Niebelungen. Quant à l'Italie, il la remplit de sa renommée, et il suffit de citer et les compilateurs des *Reali de Francia* et Pulci, et Boiardo, et l'Aretin et l'Arioste. Il alla en Angleterre;

[1] Voir, à ce propos, la discussion de M. Léon Gautier au chapitre VI de son *introduction* à la Chanson de Roland et l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 745.

[2] Voir le chapitre très-complet de M. Génin sur les traces de la Chanson de Roland dans toute l'Europe.

en Danemarck [1], où il est encore un des livres les plus populaires dans les campagnes. Il alla en Islande, où les libraires de Reykiavick vendent aujourd'hui la *Kronike dom Keiser Karlamagnus*. Il alla en Orient et jusque sur les bords désolés de la mer Noire [2]. Il est dans toute la littérature du moyen âge et plus tard encore. J'entends dans l'Enfer du Dante un écho lointain du cor de Roland, et je vois le héros dans son Paradis [3]; je vois cette grande figure évoquée dans l'Enfer de Milton [4], comme si les deux grands poètes épiques modernes avaient voulu reconnaître et proclamer comme leur frère le vieux poète de la Chanson de Roland.

Mais cette vigueur de jeunesse et cette ardeur d'héroïsme, qui font qu'un peuple comprend et chante une épopée, ne pouvaient pas durer. Pour cette œuvre brève et sublime, il fallait des hommes courts de parole et prompts d'action, les hommes du XIe et du XIIe siècle. Les Croisades usèrent l'enthousiasme dont elles étaient nées. Ceux qui en revinrent en rapportèrent l'amour du

[1] Un auteur danois du XVe siècle la résuma à l'usage du peuple en s'aidant de quelques autres poèmes français. De là cette *Keiser Karl magnus Kronike* qui circule encore aujourd'hui dans les campagnes danoises. Rien n'égale la vogue de ce petit livre dont une édition nouvelle vient de paraître à Copenhague. (Léon Gautier.)

[2] Busbecq, dans ses lettres, dit en parlant des habitants de la Colchide : « Ils tendent des cordes sur une planche ou bien le long d'une perche et frappent dessus en mesure. C'est au son de cet accompagnement qu'ils chantent leurs maîtresses et leurs grands hommes parmi lesquels le nom de Roland revient souvent. Comment ce nom leur est arrivé, je l'ignore, à moins qu'il n'ait passé la mer avec les croisés de Godefroy de Bouillon. »

[3] Dante. Chants XXXI et XXXII de l'*Enfer* et XVIII du *Paradis*.

[4] Milton. *Paradis perdu*, liv. I, v. 585.

merveilleux. Le vieux chant simple et rude fut délaissé pour d'interminables poèmes d'aventures, où s'enchevêtraient des incidents extraordinaires, qui n'étaient plus le cri de ralliement d'un peuple, mais la distraction de lecteurs oisifs et qui ressemblaient à nos romans modernes. D'un autre côté, au fur et à mesure que la bourgeoisie se développait et que les communes se formaient, apparaissait une autre littérature : les fabliaux railleurs, les contes salés, les devis satiriques. Ces productions nouvelles, pleines de finesse moqueuse, de bonhomie narquoise et de maximes égalitaires ou sceptiques, attaquant à la fois la féodalité et l'Église, la noblesse et le clergé, étaient la négation même de l'inspiration épique. Puis arriva la Renaissance, qui n'aima que l'Antiquité ; puis le XVIIe siècle, qui ne comprit que lui-même ; puis le XVIIIe, qui se moqua des autres ; puis le coup de foudre de la Révolution et la canonnade de l'Empire.

Quand la fumée fut dissipée, arriva ce regard en arrière et ce retour vers le passé qui marquèrent le commencement de ce siècle. Avec Walter Scott, Schiller, Gœthe et Châteaubriand, on se prit à aimer le moyen âge. Avec Augustin Thierry et Michelet, on se prit à l'étudier. Qu'était-elle devenue, la vieille chanson, après tant d'oubli, tant de dédain et tant de risques ? Elle devait être épaisse la poussière qui la couvrait ! Si épaisse, en effet, qu'il s'en est peu fallu qu'elle n'eût l'épaisseur de terre qui recouvre les choses disparues. De tant de milliers d'exemplaires, de copies sur velin et parchemin, un seul avait, par miracle, échappé. C'est un petit manuscrit de la bibliothèque bodléienne d'Oxford. Précieux, vaillant petit livre ! Sans lui, c'en était fait de notre grand poème. Mais lui, l'avait fidèlement con-

servé, l'avait sauvé à travers les siècles, avait gardé son dépôt sublime [1].

Nous avons retrouvé notre vieille épopée. Nous ne la laisserons plus se perdre !

Dans l'analyse que nous allons en donner, nous avons adopté la version de M. Léon Gautier [2], qui la partage en trois parties :

I. La trahison de Ganelon.
II. La mort de Roland.
III. Les représailles.

[1] Il existe, à la vérité, d'autres manuscrits de la Chanson de Roland, mais ce sont des copies altérées et allongées, ainsi qu'il est facile de le voir d'après le nombre des vers et dans lesquelles la vigueur et la brièveté si admirables de notre Chanson disparaissent entièrement. Ces manuscrits, outre le manuscrit d'Oxford, qui est du deuxième tiers du XIIe siècle et compte 3,964 vers, sont le manuscrit italianisé de Venise, 6,000 (XIVe siècle); le manuscrit de Paris (XIIIe siècle, remaniement); le manuscrit de Versailles (8,330 vers); le manuscrit de Venise (même texte); le manuscrit de Lyon (XIVe siècle); le manuscrit de Cambridge (XVIe siècle); les fragments d'un manuscrit lorrain (XIIIe siècle). Tous ces derniers manuscrits ne donnent que le texte du remaniement opéré au XIIIe siècle. (Ch. Aubertin. Voir aussi Génin.)

[2] Les citations que nous avons faites sont empruntées à la belle traduction de M. Léon Gautier, dont le nom fait autorité pour tout ce qui a rapport à notre ancienne poésie, et dont le travail sur notre épopée nationale est à la fois œuvre de science et de patriotisme.

I

LA TRAHISON DE GANELON

Depuis sept ans, Charlemagne est en Espagne. Il a conquis la haute terre jusqu'à la mer ; il n'y a plus de château qui tienne devant lui, plus de cité ni de mur qui reste debout, hors Saragosse, qui est sur une montagne. Le roi Marsile, qui n'aime pas Dieu, qui sert Mahomet et prie Apollon, y résiste encore ; mais il est à bout de force et de courage. Un jour qu'il est dans son verger, couché à l'ombre sur un perron de marbre bleu, — et ici le vieux poète a finement indiqué, en passant, le goût des Maures pour les beaux marbres, — il se sent désespéré et demande conseil à ses ducs et à ses comtes. Blancandrin, un des plus sages et des plus vaillants d'entre les païens, prend seul la parole. Il conseille au roi d'envoyer un message à Charles, de lui faire présent d'ours, de lions, de chiens, de sept cents chameaux, de mille autours qui aient mué, de quatre cents mulets chargés d'or et d'argent, de tout ce que cinquante chars peuvent porter. Il faut promettre à l'empereur service fidèle et très-grande amitié, lui jurer d'embrasser la foi chrétienne et lui donner des otages à qui il fera couper la tête quand il verra qu'il a été trompé. Mais qu'importe ? Ne vaut-il pas mieux sacrifier dix ou

vingt otages, fussent-ils les fils de nos femmes, dit Blancandrin, que de perdre claire Espagne la belle ?

Les païens approuvent et le conseil est levé. Alors, le roi Marsile fait amener dix mules blanches que lui envoya jadis le roi de Sicile et dont les freins sont d'or et les selles sont d'argent. Dix messagers y montent qui, dans leurs mains, portent des branches d'olivier.

Les messagers arrivent au camp de Charlemagne au moment où les Français viennent de terminer le siége de Cordres. Ils en ont démoli les murs, abattu les tours avec des machines ; les chevaliers y ont fait un grand butin d'or, d'argent et d'armures précieuses, et il n'y est pas resté un païen qui ne soit occis ou devenu chrétien. Aussi, le camp est-il dans la joie. C'est un piquant tableau : assis sur des tapis blancs, les chevaliers, pour se divertir, jouent au trictrac ; les plus sages, les plus vieux jouent aux échecs et les bacheliers légers à l'escrime. Au centre du camp, dans un verger se tient Charlemagne, et le poète n'a rien négligé pour le représenter majestueux. Sous un pin, près d'un églantier, est un fauteuil d'or massif ; c'est là qu'est assis le roi, qui tient douce France. Il a la barbe blanche, le chef tout fleuri, le corps beaû, la contenance fière. A celui qui le demande, il n'est pas besoin de le montrer.

Les envoyés païens descendent de leurs mules et Blancandrin lui expose son message. Après leur avoir fait dresser un pavillon dans le grand verger et leur avoir donné l'hospitalité pendant la nuit, Charles se lève de grand matin. Il entend messe et matines, puis va s'asseoir sous un pin et mande ses barons pour tenir son conseil, car il ne veut rien faire sans ceux de France. Autour de lui s'assemblent le duc Ogier et l'archevêque Turpin, Richard le Vieux et son neveu Henri, le brave

comte de Gascogne Acelin, Thibaud de Reims et son cousin Milon, Gérier et Gérin, les deux amis inséparables dont les noms reviennent toujours ensemble dans la vieille chanson, Roland, Olivier et enfin le traître de bientôt, Ganelon. L'empereur leur expose les conditions de Marsile.

A peine a-t-il achevé, que l'impétueux Roland se lève et parle contre la paix :

Croire Marsile, ce serait folie, dit-il au roi.....
..... Il s'est toujours conduit en traître.
Jadis, il vous envoya quinze de ses païens,
Portant chacun une branche d'olivier,
Et qui vous tinrent exactement le même langage.
Vous prîtes aussi conseil de vos Français,
Qui furent assez fous pour être de votre avis.
Alors vous envoyâtes au païen deux de vos comtes :
L'un était Basan, l'autre Bazile.
Marsile leur coupa la tête dans les montagnes au-dessus de Haltoïe.

Faites la guerre comme vous l'avez entreprise ;
Conduisez sur Saragosse votre armée ;
Mettez-y le siége, dût-il durer toute votre vie ;
Et vengez ceux que le félon Marsile a fait mourir.

L'empereur tient la tête baissée, il tourmente sa barbe et tire sa moustache : « N'en croyez pas les fous, dit une voix,

N'en croyez pas les fous.....
N'en croyez ni les autres, ni moi; n'écoutez que votre avantage.
Quand le roi Marsile vous fait savoir
Qu'il est prêt à devenir, mains jointes, votre vassal,
A tenir toute l'Espagne de votre main
Et à recevoir notre foi,
Celui qui vous conseille de rejeter de telles offres
Ne se soucie guère de quelle mort nous mourrons.
Conseil d'orgueil ne doit pas l'emporter plus longtemps.
Laissons les fous et tenons-nous aux sages.

C'est Ganelon qui parle ainsi, et il semble que dans le ton agressif de ses paroles on sente déjà une haine qui couve et une envie qui prend le masque du dédain. C'est qu'il y a entre ces deux hommes un antagonisme de nature admirablement indiqué dans les conseils qu'ils donnent à l'empereur. Ce que Roland comprend, c'est qu'on va pactiser avec celui qui a traîtreusement assassiné les deux comtes et qu'on ne doit pas le faire. Il se soucie peu des conséquences ; il ne voit que le devoir. Qu'importent les nouvelles fatigues, les nouveaux dangers, les mois, les années passés à peiner encore, à guerroyer derechef? L'honneur et l'amitié défendent de traiter. Tout son caractère éclate dans ce cri : « Mettez-y le siége, dût-il durer toute votre vie. » Ce que Ganelon comprend, au contraire, c'est qu'on peut terminer cette longue guerre et qu'il y a profit à le faire. Il se soucie peu du principe, il ne voit que les résultats. Qu'importe la fourberie de Marsile, qu'importe le souvenir de deux compagnons à venger, qu'importent l'espèce de pardon dont on va couvrir le meurtrier et l'espèce de complicité dont on va se charger ? L'intérêt commande de traiter. Toute sa nature se concentre dans ces mots : « N'écoutez que votre avantage. » On aperçoit, dès l'abord, l'abîme qu'il y a entre ces deux façons d'envisager une même situation, entre ces deux natures, entre Roland, qui ne poursuit que l'idée, et Ganelon, qui ne pèse que le fait, entre la générosité chevaleresque du premier et l'habileté calculatrice du second. Avec une précision parfaite, tout cela est indiqué par le vieux poète.

Cependant, le vieux duc Naimes, qui a la barbe toute blanche et donne de sages conseils, penche du côté de la paix, et l'on convient qu'on enverra un des barons au

oi Marsile. Mais qui se chargera de cette dangereuse ımbassade? Le vieux duc Naimes, Roland, Olivier, Turpin s'offrent avec un empressement qui fera ressortir a répugnance de Ganelon. La scène est vive et le conraste habilement ménagé. L'empereur demande :

« Seigneurs barons, quel messager enverrons-nous
« Vers le roi Marsile à Saragosse?
« — J'irai, si vous le voulez bien, répond le duc Naimes.
« Donnez-moi sur-le-champ le gant et le bâton.
« — Non, répond le roi, vous êtes un homme sage.
« Par la barbe et les moustaches que voici,
« Vous n'irez pas à cette heure aussi loin de moi.
« Rasseyez-vous : personne ne vous appelle. »

« Seigneurs barons, quel messager pourrions-nous envoyer
« Vers le Sarrasin qui règne à Saragosse?
« — J'y puis fort bien aller, s'écrie Roland.
« — Non, certes, répond le comte Olivier.
« Vous avez un cœur trop ardent et farouche;
« Vous vous attireriez quelque bataille.
« J'irai plutôt, s'il plaît au roi.
« — Taisez-vous tous les deux, répond l'Empereur;
« Certes, vous n'y mettrez les pieds ni l'un ni l'autre.
« Par cette barbe blanche que vous voyez,
« J'entends qu'on ne choisisse point les douze pairs. »
Les Français se taisent; les voilà cois.

Turpin de Reims se lève, sort de son rang :
« Laissez en paix vos Francs, dit-il au roi.
« Vous êtes depuis sept ans dans ce pays,
« Et vos barons n'y ont eu que travaux et douleurs,
« C'est à moi, Sire, qu'il faut donner le gant et le bâton.
« J'irai trouver le Sarrasin d'Espagne,
« Et lui dirai un peu ma façon de penser. »
L'Empereur, plein de colère, lui répond :
« Allez vous rasseoir sur ce tapis blanc,
« Et ne vous avisez plus de parler, à moins que je ne vous l'ordonne. »

« Chevaliers francs, dit l'empereur Charles,
« Élisez-moi un baron de ma terre,
« Qui soit mon messager près de Marsile. »

Eh ! s'écrie Roland, que Ganelon, mon beau-père, aille. Vous n'en trouverez pas de meilleur. Et en effet Ganelon a toutes les qualités d'un diplomate : ni trop d'emportement, ni trop d'honnêteté. Aussi, tous les Français s'écrient qu'il s'en acquitterait fort bien. Ganelon bondit sous ce coup inattendu. Et le vieux poète nous le représente beau, élégant, avec quelque chose de la grâce et de la souplesse du tigre.

Le comte Ganelon en est tout plein d'angoisse ;
Il rejette de son cou ses grandes peaux de martre,
Et reste avec son seul bliaut de soie.
Il a les yeux vairs ; sur son visage éclate la fierté ;
Son corps est tout gracieux, larges sont ses côtés ;
Ses pairs ne le peuvent quitter des yeux, tant il est beau.

Il se tourne furieux vers l'insouciant Roland, qui se doute peu quel ennemi il vient de se faire, et lui dit que « si Dieu permet qu'il en revienne, il attirera sur lui tel « deuil et tel malheur, qui dureront autant que sa vie. »

C'est que Ganelon n'a pas l'impétuosité de Roland, ni le courage calme d'Olivier, ni l'indifférence à la vie du vieux duc Naimes, ni la foi de Turpin. Il voit que sa mission est périlleuse et il mesure les dangers qui l'attendent. Il est brave, sans doute, mais quelque intrépide que soit une âme, la fourberie, quand elle y pénètre, y introduit toujours un peu de lâcheté. Il se voit perdu et se lamente déjà.

« Je vois bien, dit Ganelon, qu'il me faut aller à Saragosse.
« Qui va là-bas, n'en revient point.
« Sire, n'oubliez pas surtout que votre sœur est ma femme.
« J'ai un fils ; il n'est pas de plus bel enfant.

« C'est Baudouin, qui promet d'être un preux.
« Je lui laisse mes terres et mes fiefs ;
« Gardez-le bien ; car je ne le reverrai plus de mes yeux. »

Mais Charlemagne, s'impatientant de ces regrets, lui fait ce reproche dur pour un baron :

« Vous avez le cœur trop tendre,
« Quand je vous ordonne, il y faut aller. »

Et il lui commande d'avancer pour recevoir les insignes de l'envoyé : le gant et le bâton, puisqu'il a été désigné par la voix des Francs.

« — Non, répond Ganelon, tout cela est l'œuvre de Roland.
« Et plus jamais ne l'aimerai de ma vie.
« Et je n'aimerai plus Olivier, parce qu'Olivier est son ami.
« Et je n'aimerai plus les douze pairs, parce qu'ils l'aiment. »

Comme la haine dévorante a déjà fait des progrès dans cet homme, y trouvant une âme desséchée par l'envie ! Quelle parole il vient de prononcer ! Comme elle dépasse sa première menace ! C'est déjà presque une trahison. Ce n'est plus un cri de haine personnelle contre Roland, c'est une malédiction commune qui s'en prend à ceux qui l'entourent et bientôt s'étendra sur l'armée.

C'est après ces mots qu'il se prépare à partir. Il attache ses éperons d'or à ses pieds, il ceint son épée Murgleis à son côté et monte sur son destrier Tachebrun. Le voilà qui chevauche sous de hauts oliviers et bientôt il a rejoint les messagers sarrasins. Entre Blancandrin et lui s'établit un dialogue ; le Maure rusé et le Français fourbe ne tardent pas à s'entendre. Bientôt ils se sont engagé mutuellement leur foi pour chercher, tous les deux, la mort de Roland. Il faut lire avec quelle finesse ce dialogue est mené par le vieil écrivain. Après

avoir chevauché par voies et par chemins, ils arrivent à Saragosse. A l'ombre d'un pin se trouve un trône enveloppé de soie d'Alexandrie. C'est là qu'est assis le roi Marsile, entouré de vingt mille Sarrasins. Mais dès qu'apparaissent Ganelon et Blancandrin, on n'entend plus sonner ni tinter un seul mot, tant tous désirent apprendre des nouvelles.

Ganelon pourpense bien, et il commence à parler avec un grand savoir, comme celui qui très-bien le sait faire. C'est un beau diseur et un parleur à la langue dorée. Le vieux poète le fait finement remarquer. Il expose au roi Marsile les conditions dont il est chargé : celui-ci devra se convertir, moyennant quoi, l'empereur lui laissera en fief la moitié de l'Espagne et Roland aura l'autre. S'il refuse, il sera pris, garrotté, emmené de force et conduit à Aix, où il mourra dans la vilénie et la honte. A ces paroles, Marsile frémit de fureur. Le despote Maure n'est pas habitué à s'entendre tenir un pareil langage. Il tient à la main une flèche empennée d'or, et il veut en frapper Ganelon. Mais celui-ci est encore un chevalier. Une âme ne tombe pas tout d'un coup ; elle a des ressauts d'honneur ; et la chanson prête à Ganelon un retour de fierté qui est bien vrai et d'une observation bien humaine. La dignité du soldat se ranime en lui. Il se redresse sous cette insulte et il y a un moment où il est vraiment superbe, quand debout, seul au milieu de ces milliers de Sarrasins, tout frémissant de colère, avec cette élégance d'attitude et de gestes que le poète lui donne toujours, il se prépare à vendre chèrement sa vie et rejette les vêtements qui pourraient l'embarrasser.

Le roi Marsile a changé de couleur
Et brandit dans sa main le bois de sa flèche.

Ganelon le voit, met la main à son épée,
Et en tire du fourreau la longueur de deux doigts :
« Épée, lui dit-il, vous êtes très-belle et très-claire.
Tant que je vous porterai à la cour de ce roi,
L'empereur de France ne dira pas
Que je serai mort tout seul au pays étranger,
Mais, avant ma mort, les meilleurs vous auront payée de leur sang.... »

..... Il était vêtu d'un manteau de zibeline
Couvert de soie d'Alexandrie.
Il le jette à terre, Blancandrin le reçoit ;
Mais, quant à son épée, point ne veut la quitter ;
En son poing droit la tient par son pommeau d'or.
Et les païens disent : « Voilà un noble baron. »

Et comme le fils de Marsile demande qu'on le lui livre, Ganelon, qui l'a entendu, brandit son épée et va s'adosser contre le tronc d'un pin.

Mais les Sarrasins apaisent la querelle et le roi Marsile se retire dans son verger avec ses conseillers, pour y délibérer. Là, Blancandrin lui révèle le résultat de sa conversation avec Ganelon : « Allez le chercher, » dit Marsile, et Blancandrin va prendre Ganelon par la main droite et l'amène dans le verger jusqu'au roi. Quel abaissement déjà ! Quelle attitude, à côté de celle de tout à l'heure ! Comme lui-même doit se sentir tombé ! et sa chute va se faire plus profonde à chaque instant.

Marsile lui offre réparation avec des peaux de martres qui valent en or plus de 500 livres, et Ganelon ne les refuse pas. Ils causent ensuite. Le roi demande quand Charlemagne, qui a peiné de son corps par tant de royaumes, qui a reçu tant de coups sur la boucle de son bouclier et réduit à mendier tant de puissants rois, sera enfin las de guerroyer. — « Ce ne sera pas, répond Ganelon, tant que vivra Roland. Il est inutile de songer

à lutter contre l'empereur et les Français. Le seul moyen de se défaire de lui est de frapper Roland. » — « Mais comment m'y prendre, pour tuer Roland? demande Marsile. » — « Je saurai bien vous le dire, » répond Ganelon, qui a médité sa trahison. Et voici qu'il expose son plan au roi païen et qu'il lui explique comment il faut fournir de l'argent et des otages à Charlemagne ; comment l'empereur satisfait quittera l'Espagne en laissant à l'arrière-garde Roland et Olivier avec vingt mille hommes ; comment il faudra lancer sur eux une première armée de cent mille païens qui sera probablement mise en pièces ; comment, enfin, une seconde armée, livrant un nouveau combat, viendra à bout des Français, épuisés par leur victoire. L'empereur aura perdu le bras droit de son corps. Adieu alors les merveilleuses armées de France ! Quand Marsile l'entend, il le baise au cou, car à toute trahison, il faut le baiser de Judas, soit donné, soit reçu, également hideux. Ici, se place un des plus beaux passages de la première partie. Ils scellent leur pacte par un serment et la scène est représentée avec une simplicité et une sorte de solennité saisissante.

Marsile alors : — et pourquoi de plus longs discours ? —
« Il n'est point de bon conseiller, si l'on n'en est point sûr :
« Jurez-moi, si Roland vient là-bas, jurez-moi sa mort. »
Et Ganelon : « Qu'il soit fait, répondit-il, selon votre volonté ! »
Et voilà que, sur les reliques de son épée Murgleis
Il jure la trahison. Le crime est consommé.

Un fauteuil d'ivoire était là :
Marsile y fait porter un livre
Où est écrite la loi de Mahomet et de Tervagan.
Le Sarrasin espagnol y jure son serment :
« Si, dans l'arrière-garde de Charlemagne, il trouve Roland,
« Il le combattra avec toute son armée.

« S'il le peut, Roland y mourra. »
Et Ganelon : « Bénie soit, dit-il, votre volonté ! »

Aussitôt commence pour le traître la série honteuse des amitiés de l'ennemi, qui sont la mesure du mépris des siens ; chacun arrive le flatter, l'embrasser, lui apporter des présents. Ce déshonneur ne se fait pas attendre. Car, si rien n'honore davantage un homme que la haine des ennemis de son pays, ces caresses prodiguées par ceux qui le combattent sont déjà le commencement de la punition et une première flétrissure.

Voici venir un païen, du nom de Valdabrun ;
C'est lui qui, par la chevalerie, fut le parrain du roi Marsile ;
Clair et riant, a dit à Ganelon :
« Prenez mon épée, aucun homme n'en a de meilleure,
« Et dans le pommeau il y a pour plus de mille mangons ;
« Je vous la donne par amitié, beau sire ;
« Mais aidez-nous contre Roland le baron.
« Et faites que nous puissions le trouver à l'arrière-garde. »
« — Ainsi sera-t-il, » répond le comte Ganelon.
Et tous les deux se baisent à la joue et au menton.

Voici venir un païen, Climorin,
Qui, clair et riant, a dit à Ganelon :
« Prenez mon heaume : je n'en vis jamais de meilleur.
« Mais aidez-nous contre Roland le marquis,
« Et donnez-nous le moyen de le déshonorer. »
« — Ainsi sera-t-il fait, » répond Ganelon.
Puis ils se baisent à la joue et sur la bouche.

Voici venir la reine Bramimonde :
« Sire, dit-elle à Ganelon, je vous aime grandement ;
« Car mon seigneur et tous ses hommes ont pour vous grande estime.
« Je veux à votre femme envoyer deux bracelets ;
« Ce ne sont qu'améthystes, jacinthes et or :
« Ils valent plus, à eux seuls, que tous les trésors de Rome :
« Et certes votre empereur n'en eut jamais de pareils. »
Ganelon les prend ; dans sa botte il les serre.

Oui ! Ganelon en est déjà venu là ! Quel chemin il fait en quelques heures ! Tout à l'heure sa haine s'apparaissait et cette passion est du moins désinté-sée. Voici que maintenant il accepte ces présents, pierreries, ces baisers plus déshonorants que des soufflets. Il a beau faire, c'est le prix de la trahison, c'est le paiement. Quelle différence entre le Ganelon courroucé qui, le front haut et le poing tendu, menaçait Roland, ce Ganelon humilié qui baisse la tête et ouvre la main aux présents de Marsile ! Que toute cette tombée d'une âme, avec ses premiers affaissements, ses soubresauts d'honneur, ses chutes successives et sa déchéance finale est ici admirablement peinte ! C'est une observation profonde traduite en situations fortes et simples, et tout ce passage montre bien le germe que contient une première faute et cette puissance de détérioration que le crime exerce sur l'âme humaine et qui est peut-être le véritable châtiment. Toute cette partie est absolument belle.

Marsile remet ses présents, les clefs de sa ville à Ganelon, qui s'en retourne au camp français. Il y arrive à l'aube, quand le jour jette sa première clarté et trouve l'empereur debout sur l'herbe verte, devant sa tente. Il lui annonce la soumission et la conversion de Marsile et accepte ses éloges.

Alors on fait sonner mille clairons dans l'armée. Les Francs lèvent le camp, chargent leurs sommiers et vers France la douce tous s'acheminent.

Après sept ans de guerre, après avoir dévasté l'Espagne, violé les cités, rasé les châteaux, l'armée reprend enfin la route du pays. Mais, pour y arriver, il faut traverser les dangereuses, les sombres Pyrénées, faites pour l'embûche et le crime. Ce ne sont pas les Alpes, à qui leurs neiges pures et leurs transparents gla-

rs d'un azur céleste donnent une sorte de blancheur
inale. Ce sont les montagnes à l'aspect redoutable.
se dressent avec leurs gorges dévastées, leurs ra-
noirâtres, leurs escarpements roussis d'une teinte
, leurs lacs aux reflets d'acier, leurs gigantesques
s qui semblent faits pour y voir mourir une armée,
sinistres murailles brunes ou d'un rouge sombre,
me si elles étaient tachées de rouille et de sang.
dans leurs traîtres replis que l'armée va s'engager.

eigneurs barons, dit le roi Charles,
ous voyez ces passages et ces défilés étroits :
Qui placerai-je à l'arrière-garde ? décidez-le.
« — Roland, ce sera mon beau-fils Roland, s'écrie Ganelon ;
« Vous n'avez pas de baron si vaillant. »

Roland entend qu'on le désigne et il comprend la
erfidie. Mais ce n'est pas lui qui s'écriera qu'on ne re-
ent pas de là-bas. Il parle en vrai chevalier, dit la
eille Chanson. Se tournant vers Ganelon, il le remer-
ie de lui avoir fait donner l'arrière-garde et promet que
e roi n'y perdra ni palefroi, ni destrier, ni mule, ni
nulet, ni roussin, ni sommier, car celui qui les touchera
era payé à coups d'épée. Charlemagne lui offre de lui
aisser la moitié de son armée. Mais Roland la refuse et
ne veut garder avec lui que vingt mille vaillants. Il
monte sur un tertre pour faire appel à ceux qui veulent
partager son sort. Écoutez comme le poète le représente,
avec quel éclat et quelle clarté :

Le comte Roland est monté sur une hauteur.
Il a revêtu son haubert, le meilleur qu'on ait jamais vu,
Lace son heaume fait pour baron,
Ceint Durendal au pommeau d'or
Et suspend à son cou son écu peint à fleurs.
Quant au cheval, il n'en veut pas d'autre que Veillantif.

Il tient sa lance droite, sa lance au gonfanon blanc
Dont les franges d'or descendent jusqu'au pommeau de son épée.
On va bien voir qui aimera Roland, et qui ne l'aimera pas.
« Nous vous suivrons, » s'écrient les Français.

Autour de lui viennent se ranger ses onze compagnons : Olivier, Gérin et Gérier, le preux comte ; Othon et Bérengier, Samson et Anséis le Vieux, Girard de Roussillon le Fier, le Gascon Engelier, l'archevêque Turpin et le comte Gautier de l'Hum. Ils se choisissent vingt mille chevaliers. Roland désigne Gautier de l'Hum pour garder les hauteurs, tandis que lui et les autres défendront le défilé.

Ainsi protégée, l'armée peut continuer sa route. Elle s'engage dans les montagnes, atteint leur sommet et aperçoit la terre natale, quittée depuis si longtemps. Le passage est d'une simplicité et d'une tendresse charmantes.

Hautes sont les montagnes, ténébreuses sont les vallées ;
La roche est noire, terribles sont les défilés.
Ce jour même, les Français y passèrent, non sans grande douleur :
A quinze lieues de là, on entendit le bruit de leur marche.
Mais lorsqu'en se dirigeant vers la grande terre,
Ils virent la Gascogne, le pays de leur seigneur,
Alors un souvenir les saisit : celui de leurs fiefs et de leurs domaines,
De leurs nobles femmes et de leurs petites filles ;
Et il n'en est pas un qui ne pleure de tendresse.

Pendant que Charlemagne descend la pente française des Pyrénées, les Sarrasins approchent et gravissent le penchant espagnol, âpre et brûlé. Marsile a mandé ses barons d'Espagne, comtes, vicomtes, ducs et aumaçours avec les émirs et les fils de ses comtes. Il en a réuni

quatre cent mille en trois jours et fait sonner ses tambours dans toute la ville de Saragosse. Sur le sommet de la plus haute tour, on a élevé la statue de Mahomet. L'armée païenne s'est mise en marche, hauberts et broignes au dos, heaumes en tête, épées au côté, écus au cou, lances en arrêt. Elle a chevauché par monts et par vaux jusqu'à ce qu'elle ait aperçu les gonfanons des douze compagnons.

Pour les attaquer, Marsile choisit alors douze pairs païens dans son armée. C'est son neveu Aelroth ; c'est Falseron, frère du roi Marsile ; Corsablis, dont l'âme est perfide et mauvaise ; Malprime de Brigal ; l'émir de Balaguer, qui, s'il était chrétien, serait un vrai baron ; un aumaçour de la terre des Maures ; Turgis de Tortosa, dont tout le rêve est de faire du mal aux chrétiens ; Escremis de Valtierra ; Estorgant et son compagnon Estramarin ; Margaris de Sibile, à qui sa beauté fait autant d'amies qu'il y a de dames, car pas une ne le peut voir sans que son front s'éclaircisse, pas une ne peut s'empêcher de sourire quand elle le voit. C'est enfin Chernuble de Noire-Val qui, en se jouant, porte un plus grand faix que quatre mulets chargés ; dans son pays, le soleil ne luit pas, et le blé ne peut y croître ; la pluie n'y tombe pas, la rosée n'y touche pas le sol, toutes les pierres y sont noires et plusieurs assurent que c'est la demeure des démons.

Quand les douze pairs sarrasins se sont choisis, ils prennent avec eux cent mille hommes et marchent en avant contre les Français. C'est la première armée qui doit les attaquer. Ces bataillons sont décrits avec un éclat merveilleux :

A ces mots, les douze pairs de Marsile s'assemblent ;
Ils emmènent avec eux cent mille Sarrasins,

Qui se hâtent et se précipitent à la bataille.
Sous un bois de sapins ils vont s'armer.
Les païens se revêtent de hauberts à la sarrasine,
Qui, pour la plupart, sont doublés d'une triple étoffe.
Sur leurs têtes ils lacent les bons heaumes de Saragosse :
Et ceignent les épées d'acier viennois.
Leurs écus sont beaux à voir, leurs lances sont de Valence ;
Leurs gonfanons sont blancs, bleus ou rouges.
Ils laissent là leurs mulets et leurs bêtes de somme ;
Montent sur leurs chevaux de bataille, et s'avancent en rangs serrés...
Le jour fut clair, et beau fut le soleil :
Pas d'armure qui ne flamboie et resplendisse.
Mille clairons sonnent pour que ce soit plus beau.

Nos Français les entendent et le tumulte est grand. « Sire compagnon, dit Olivier à Roland, je crois que nous pourrons bien avoir bataille avec les Sarrasins. » Et Roland lui répond ces belles paroles, par lesquelles se termine la première partie de la Chanson :

« Que Dieu nous l'accorde.
« Notre devoir est de tenir ici pour notre roi ;
« Car pour son seigneur on doit souffrir grande détresse.
« Il faut endurer pour lui la grande chaleur et le grand froid
« Et perdre enfin de son poil et de son cuir.
« Frapper de grands coups, voilà ce que chacun doit,
« Afin qu'on ne chante pas sur nous de mauvaise chanson.
« Les païens ont le tort, le droit est pour les chrétiens.
« Ce n'est pas moi qui vous donnerai jamais le mauvais exemple ! »

Et cependant les clairons français se font entendre de moins en moins ; leur son ne traverse plus que par instants le bruit des cascades et du vent ; les gonfanons ont disparu et bien loin, bien loin, au sommet d'un col, étincèlent à peine les derniers casques.

II

LA MORT DE ROLAND

Pour observer l'ennemi, Olivier monte sur une hauteur et regarde à droite parmi le val herbu. Quel bruit ! Quelles masses profondes ! Quel grand assemblement de Sarrasins ! Les heaumes luisent, tout gemmés d'or, et les écus, et les blancs hauberts [1], et les épieux et les gonfanons au bout des lances. Olivier n'en peut compter les bataillons ; tout égaré, il redescend la colline et annonce qu'on va avoir bataille. Les Français s'écrient : « Maudit qui s'enfuira. Pas un de nous ne vous fera défaut pour mourir. »

Ici se place une des plus belles scènes du poème. Olivier, le soldat prudent, conseille à Roland de sonner son cor pour rappeler Charlemagne.

« Ami Roland, sonnez de votre cor :
« Charles l'entendra, et fera retourner son armée. »

Mais Roland impétueux, avec la fierté de l'homme

[1] Cette épithète, qui reparaît à chaque instant dans le poème français, se retrouve dans Eschyle :

ὁ λεύκασπις ὄρνυται λαός.

(*Sept contre Thèbes.*)

puissant qui se sent au cœur un courage invincible et dans la main une épée imbrisable, Roland s'écrie :

« — Je serais bien fou ;
« Dans la douce France, j'en perdrais ma gloire.
« Non, mais je frapperai grands coups de Durendal;
« Le fer en sera sanglant jusqu'à l'or de la garde.
« Félons païens furent mal inspirés de venir aux défilés :
« Je vous jure que, tous, ils sont jugés à mort. »

Une seconde fois, Olivier lui dit :

« Ami Roland, sonnez votre olifant. »

Et Roland répond :

« — A Dieu ne plaise,
« Que mes parents jamais soient blâmés à cause de moi,
« Ni que France la douce tombe jamais dans le déshonneur!
« Non, mais je frapperai grands coups de Durendal,
« Ma bonne épée, que j'ai ceinte à mon côté.
« Vous en verrez tout le fer ensanglanté.
« Félons païens sont assemblés ici pour leur malheur :
« Je vous jure qu'ils sont tous condamnés à mort. »

Et une troisième fois, Olivier lui dit :

« Ami Roland, sonnez votre olifant. »

Et Roland répond encore :

« — A Dieu ne plaise,
« Qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant
« Que j'ai sonné mon cor à cause des païens !
« Je ne ferai pas aux miens ce déshonneur ;
« Mais quand je serai dans la grande bataille,
« J'y frapperai mille et sept cents coups :
« De Durendal vous verrez le fer tout sanglant.
« Français sont bons : ils frapperont en braves ;
« Les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort ! »

N'est-ce pas un prélude de bataille merveilleux? D'un côté, le conseil d'Olivier, qui revient comme un refrain mélancolique et un pressentiment. De l'autre, ce cri ardent du soldat qui, tout brûlant déjà de se battre, agite son arme en l'air et répond à toutes les raisons par un cri de guerre où le nom de son épée éclate avec un bruit de métal. C'est bien là ce double sentiment de tristesse et d'exaltation qui prend les cœurs au moment d'une bataille. La Vieille Chanson a admirablement marqué la différence des deux amis :

Roland est preux, mais Olivier est sage.

D'ailleurs, ils sont tous deux d'un merveilleux courage, et une fois la lutte arrivée, une fois qu'ils sont à cheval et en armes, ils aimeraient mieux mourir qu'esquiver la bataille. Ils ne songent plus maintenant qu'à se conduire en héros.

« Frappe de ta lance, Olivier, et moi, de Durendal,
« Ma bonne épée que me donna le roi.
« Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
« C'était l'épée d'un brave ! »

La beauté de cette scène est encore surpassée par celle de la scène suivante qui est d'une ampleur et d'un grandiose incomparables :

D'autre part est l'archevêque Turpin ;
Il pique son cheval, et monte sur une colline ;
Puis s'adresse aux Français, et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici,
« C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
« Chrétienté est en péril, maintenez-la.
« Il est certain que vous aurez bataille ;
« Car, sous vos yeux, voici les Sarrasins.
« Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci.

« Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
« Si vous mourez, vous serez tous martyrs :
« Dans le grand paradis vos places sont toutes prêtes. »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »

Français se redressent, se remettent en pied ;
Les voilà absous et quittes de tous leurs péchés.
L'Archevêque leur a donné sa bénédiction au nom de Dieu ;
Puis ils sont montés sur leurs destriers rapides.
Ils sont armés en chevaliers
Et tout disposés pour la bataille.

Connaissez-vous en aucune littérature une scène plus simple et plus imposante que cet archevêque soldat qui, calme sur son cheval blanc, paraissant plus grand parce que seul il reste droit, du haut d'une colline comme d'un autel, étend les mains et bénit ces milliers de guerriers agenouillés et appuyant leurs fronts sur leurs boucliers. Qu'on se représente ce tableau, avec son cadre de hautes montagnes, dans le silence et la majesté d'une nature sauvage. Il y a là un moment sublime. Voilà de la vraie poésie nationale, de la poésie qui ne doit rien à l'antiquité et sort du sol même et du cœur du pays.

Après la bénédiction de l'archevêque, la bataille s'engage avec l'avant-garde des Sarrasins. Comme la plupart des batailles d'autrefois, comme celles d'Homère, elle commence par une série de combats singuliers où les adversaires sortent des rangs et luttent entre les deux armées. Naturellement, ce sont les douze pairs du roi Marsile qui, l'un après l'autre, viennent défier les douze pairs de l'empereur Charlemagne.

C'est Roland qui commence. Il s'élance vers Aelroth, le neveu du roi Marsile. Il lui fracasse son écu, lui rompt les mailles de son haubert, lui tranche la poitrine,

lui brise les os et lui jette l'âme hors du corps. — C'est Olivier, qui s'élance sur Falseron et, d'un coup de lance, l'abat mort des arçons. — C'est Turpin, qui s'élance sur Corsablis et lui plante sa lance au milieu du corps d'un coup si rude, que le Sarrasin chancelle et meurt. — Chacun des duels des autres pairs est raconté dans une strophe à la fin de laquelle revient un mot qui sert de refrain :

Malprime de Brigal est frappé par Gérin ;
Son bon écu ne lui sert pas pour un denier :
La boucle de cristal en est brisée,
Et la moitié en tombe à terre.
Son haubert est percé jusqu'à la chair,
Et Gérin lui plante au corps sa bonne lance.
Le païen tombe d'un seul coup ;
Satan emporte son âme.

Le compagnon de Gérin, Gérier, frappe l'Amirasle ;
Il brise l'écu et démaille le haubert du païen,
Lui plante sa bonne lance au cœur,
Le frappe si bien qu'il lui traverse tout le corps,
Et qu'à pleine lance il l'abat mort à terre :
« Belle bataille, » s'écrie Olivier.

Le duc Samson va frapper l'Aumaçour ;
Il lui brise l'écu couvert de fleurs et d'or ;
Son bon haubert ne le garantit pas.
Samson lui tranche le cœur, le foie et le poumon,
Et (tant pis pour qui s'en afflige !) l'abat roide mort :
« Voilà un coup de baron, » dit l'Archevêque.

Anséis laisse aller son cheval
Et va frapper Turgis de Tortosa.
Au-dessous de la boucle dorée, il brise l'écu,
Rompt la double étoffe qui est au-dessous du haubert,
Lui plante au corps le fer de sa bonne lance,
Et le frappe d'un si bon coup que tout le fer le traverse.
A pleine lance il le renverse mort :
« C'est le coup d'un brave, » s'écrie Roland.

Engelier, le Gascon de Bordeaux,
Pique des deux son cheval, lui lâche les rênes,
Et va frapper Escremis de Valtierra.
Il met en pièces l'écu que le païen porte au cou,
Lui déchire la ventaille du haubert,
Le frappe en pleine poitrine entre les deux épaules
Et, à pleine lance, l'abat mort de sa selle.
« Vous êtes tous perdus, » s'écrie-t-il.

Othon va frapper un païen, Estorgant,
Tout au devant de l'écu, sur le cuir :
Il en enlève les couleurs rouge et blanche ;
Puis déchire les pans du haubert,
Lui plante au corps son bon épieu tranchant,
Et l'abat mort de son cheval courant :
« Rien, dit-il alors, rien ne vous sauvera. »

Bérengier frappe Estramarin,
Brise l'écu, met le haubert en morceaux,
Lui plante au corps son bon épieu tranchant,
Et l'abat mort entre mille Sarrasins.

Des douze pairs que le roi Marsile a opposés aux douze pairs français, dix déjà gisent à terre. Il n'en reste plus que deux : Chernuble et Margaris. C'est Roland qui va tuer Chernuble.

Le comte Roland ne craint pas de s'exposer.
Il frappe de la lance tant que le bois en dure ;
Mais la voilà bientôt brisée par quinze coups, brisée, perdue.
Alors Roland tire Durendal, sa bonne épée nue,
Éperonne son cheval et va frapper Chernuble.
Il met en pièces le heaume du païen, où les escarboucles étincellent,
Lui coupe en deux la tête et la chevelure,
Lui tranche les yeux et le visage,
Le blanc haubert aux mailles si fines,
Tout le corps jusqu'à l'enfourchure
Et jusque sur la selle, qui est couverte de lames d'or.
L'épée entre dans le corps du cheval,

Lui tranche l'échine sans chercher le joint,
Et sur l'herbe drue abat morts le cheval et le cavalier :
« Misérable, lui dit-il ensuite, tu fus mal inspiré de venir ici :
« Ton Mahomet ne te viendra point en aide,
« Et ce n'est pas par un tel glouton que cette bataille sera gagnée ! »

Quant à Margaris, pour lequel le vieux poète semble avoir une partialité, comme les dames, il échappera seul, mais couvert de blessures.

Les douze pairs païens, une fois vaincus, d'autres combats s'engagent. Parmi les chevaliers français, Roland et Olivier se distinguent terriblement. Ils sont partout, ils vont et viennent, comme deux faucheurs, ouvrant les rangs devant eux et derrière eux laissant des traînées de sang et des jonchées de cadavres. Voici comme la Chanson les représente :

Au milieu du champ de bataille chevauche le comte Roland,
Sa Durendal au poing, qui bien tranche et bien taille,
Et qui fait grande tuerie des Sarrasins.
Ah ! si vous aviez vu Roland jeter un mort sur un autre mort,
Et le sang tout clair inondant le sol !
Roland est rouge de sang ; rouge est son haubert, rouges sont ses bras,
Rouges sont les épaules et le cou de son cheval.

Parmi la bataille chevauche Olivier ;
Le bois de sa lance est brisé, il n'en a plus qu'un tronçon au poing.
Alors il va frapper un païen, du nom de Malseron.
Il lui brise l'écu, qui est couvert de fleurs et d'or.
Il lui jette les deux yeux hors de la tête,
Et la cervelle du païen lui tombe aux pieds.
Bref, il le renverse mort avec sept cents de sa race.
Puis il a tué Turgin et Estorgous ;
Mais cette fois il brise et met en éclats sa lance jusqu'à son poing :
« Que faites-vous, compagnon ? lui crie Roland,

« Ce n'est pas un bâton qu'il faut en telle bataille,
« Mais il n'y a de bon que le fer et l'acier.
« Où donc est votre épée qui s'appelle Hauteclaire ?
« Sa garde est d'or, et son pommeau de cristal.
« — Je n'ai pas le temps de la tirer, répond Olivier ;
« Je suis trop occupé à frapper ! »

Ce dernier mot est superbe.

Peu à peu, les combats singuliers se sont confondus en une mêlée, la bataille est devenue commune, dit la Chanson. Français et païens y échangent de beaux coups. Les uns attaquent, les autres se défendent. Que de lames brisées et rouges de sang ! Que de gonfanons et d'enseignes en lambeaux ! Que de Sarrasins tombent sur l'herbe drue ! Que de Français perdent là leur jeunesse ! Ils ne reverront plus leurs mères et leurs femmes. La mêlée est rude. La mêlée est formidable. La mêlée est merveilleuse et pesante.

Avec une grandeur insurpassable, cette tuerie est couronnée par une tempête, et le désordre des éléments vient s'ajouter à la fureur des hommes.

Et pendant ce temps, en France, il y a une merveilleuse tourmente :
Des tempêtes, du vent et du tonnerre,
De la pluie et de la grêle démesurément,
Des foudres qui tombent souvent et menu,
Et (rien n'est plus vrai) un tremblement de terre.
Depuis Saint-Michel-du-Péril jusqu'aux Saints de Cologne,
Depuis Besançon jusqu'au port de Wissant,
Pas une maison dont les murs ne crèvent.
A midi, il y a grandes ténèbres :
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Tous ceux qui voient ces prodiges en sont dans l'épouvante,
Et plusieurs disent : « C'est la fin du monde,
« C'est la consommation du siècle. »
Non, non, ils ne le savent pas, ils se trompent :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland !

C'est gigantesque, c'est magnifique comme une bataille sur laquelle gronde un orage. Toute cette partie du poème, qui va en grandissant, est parfaite. Elle se développe en un crescendo admirable. Elle commence sur un mode lent et grave, avec le conseil mélancolique d'Olivier et la bénédiction solennelle de l'archevêque ; elle s'anime avec les combats singuliers ; elle monte avec la description de Roland et d'Olivier, puis comme une symphonie formidable, s'enfle, se précipite et éclate avec la mêlée et l'ouragan de la fin.

Après la grande lutte, les Sarrasins sont tous taillés en pièces et Margaris, le seul des douze pairs païens qui n'ait pas été tué, s'échappe blessé de quatre coups de lance. Ainsi se termine la première bataille. Une autre plus terrible va commencer.

Le roi Marsile arrive, en effet, avec sa grande armée, dont les cent mille hommes qui viennent d'être taillés en pièces n'étaient que l'avant-garde. Mais ce n'est pas assez de deux batailles, comme le lui conseillait Ganelon, il en faudra trois. Il divise donc son armée en deux corps. Il garde avec lui dix bataillons et reste au haut d'une montagne pour intervenir à propos. Il envoie en avant, avec dix autres bataillons, Grandoigne, un de ses fidèles, à qui il a remis son gonfanon, attaché par trois clous d'or. Mille cors retentissent, mille cors au son clair.

Pour la seconde fois, l'archevêque bénit les Français. Cette fois, il ne leur dit plus : « Si vous mourez, vous serez martyrs. » Les chances de salut vont diminuant ; il leur dit :

« Il est très-sûr que nous allons mourir.....
Vous êtes les hommes de Dieu, et il va vous faire aujourd'hui un beau présent,

C'est le paradis où vous reposerez en saintes fleurs.
Mais les lâches n'y entreront pas. »
— « Nous y entrerons tous, » s'écrient les Français.

Et la bataille recommence, mais cette fois, avec des pertes cruelles. Le païen Climorin, qui possède une moitié de Saragosse et qui a donné à Ganelon son épée et son escarboucle va frapper Engelier le Gascon et l'étend roide mort. C'est le premier des pairs qui tombe sur le champ de bataille.

Le comte Roland appelle Olivier.
« Sire compagnon, voici déjà Engelier mort,
Nous n'avions pas de plus vaillant chevalier. »
— Que Dieu me donne de le venger, répond Olivier,

et piquant son cheval de ses éperons d'or pur, brandissant Hauteclaire, dont l'acier est sanglant, il va frapper le Sarrasin, dont les démons emportent l'âme. Il tue le duc Alphaïen, Escalabi et sept Arabes, qui ne guerroieront plus. Le païen Valdabrun, qui a sur mer quatre cents vaisseaux, celui qui viola le temple de Salomon et devant les fonts tua le patriarche, va frapper le duc Samson, rompt les mailles de son haubert et l'abat mort de ses arçons. Roland éperonne son cheval et va lui donner sur le heaume gemmé d'or un coup qui tranche la tête, le haubert, le corps, la selle incrustée d'or, et entre dans le dos du cheval. L'Africain Malquiant, dont les armes sont toutes couvertes de feuilles d'or et qui, plus que les autres, flamboie au soleil, va frapper Anséis au milieu du bouclier, dont il efface le vermeil et l'azur, et lui plonge au corps le fer et le bois de sa lance. Turpin, qui va et vient sur le champ de bataille, et dit une messe telle que prêtre n'en chanta jamais, donne l'élan à son cheval, frappe Malquiant sur l'écu de Tolède et l'abat

mort sur l'herbe verte. Grandoigne tue Gérin et Gérier son compagnon, Bérengier, Guyon de Saint-Antoine, Austoire, qui tient sur le Rhône la seigneurie de Valence. Roland s'élance sur lui ; d'un coup, il lui fend le heaume jusqu'au nasal, il coupe en deux le nez, la bouche, les dents, tout le corps et le haubert à mailles, les auves d'argent de la selle d'or et profondément le dos du cheval. Il les tue tous deux.

Au-dessus de ces descriptions de combats singuliers, s'élancent sur leurs ailes de fer ces deux versets qui semblent planer sur la bataille. Ils prennent l'essort de la poésie lyrique, et on dirait deux strophes de l'ode immense et ardente de la guerre.

Merveilleuse est la bataille : c'est un tourbillon.
Les Francs y frappent vigoureusement, et, pleins de rage,
Tranchent les poings, les côtes, les échines,
Et les vêtements jusqu'aux chairs vives.
Le sang clair coule en ruisseaux sur l'herbe verte :
« Nous n'y pouvons tenir, s'écrient les païens.
« O grand pays, que Mahomet te maudisse !
« Ton peuple est le plus hardi des peuples. »
Pas un Sarrasin qui ne s'écrie : « Marsile, Marsile !
« Chevauche, ô roi : nous avons besoin d'aide. »

Merveilleuse, immense est la bataille.
De leurs lances d'acier bruni, les Français donnent de bons coups.
C'est là que l'on pourrait assister à grande douleur
Et voir des milliers d'hommes blessés, sanglants, morts.
L'un gît sur l'autre ; l'un sur le dos, et l'autre sur la face.
Mais les païens n'y peuvent tenir plus longtemps ;
Bon gré, mal gré, quittent le champ,
Et les Français de les poursuivre de vive force, la lance au dos.
Dieu ! comme les Français chevauchent rapidement !
Au trot, au galop, ils poursuivent les païens,
Ils ont du sang, du sang souge, jusqu'au milieu du corps.

Pour la seconde fois, les Sarrasins sont en déroute, comme si c'était déjà notre destin de faire des défaites de plusieurs victoires. Mais c'est un succès qui coûte cher. Il ne reste plus que trois cents Français. Et voici que le roi Marsile, qui a assisté à la défaite des siens, descend de sa montagne avec ses dix bataillons, et que pour la troisième fois le combat recommence. Il a mis à la tête de ces réserves un Sarrasin nommé Abîme, homme sombre et brave, que personne n'a jamais vu plaisanter ni rire et qui porte le dragon qui sert de ralliement à l'armée. Turpin, dont le caractère, qui est un des plus finement indiqués, est un flegme imperturbable, Turpin ne saurait aimer ce païen. Dès qu'il le voit, il a envie de le frapper, et tout tranquillement se dit en lui-même :

Ce Sarrasin me semble bien hérétique ;
Plutôt mourir que de ne pas aller le tuer.
Jamais je n'aimai les couards, ni la couardise.

Il éperonne son cheval et va attaquer Abîme. Il le frappe sur son écu. Cet écu précieux, que le païen tient de l'émir Galafre, qui le tenait du diable, est couvert de pierres fines, d'améthystes, de topazes, de cristaux et d'escarboucles ardentes. Mais après le coup de Turpin, il ne vaut plus un denier. Le païen tombe mort et les Français se disent : « Voilà du courage. Avec l'archevêque, la crosse est en sûreté. » Tout ce passage a une pointe de bonne humeur qui se fait fort bien sentir.

Cependant la bataille est engagée et les trois cents épées françaises font merveille. Dans la poussière et la buée du combat, elles se lèvent et s'abaissent rapides, brillantes et terribles comme des éclairs. Sur les heaumes luisants, elles frappent et refrappent. Elles fendent les hauberts, percent les écus, déchirent les broignes. Elles

coupent et tranchent les pieds, les poings, les têtes. Elles moissonnent les Sarrasins comme une moisson de blé noir. Que de ruisseaux de sang ! Que de cervelles éparses ! On n'entend que le bruit du fer et de l'acier, les étincelles en volent jusqu'aux cieux. Aux quatre premiers chocs, tout va bien pour les Français, mais le cinquième leur est écrasant et terrible. Tous les chevaliers de France y sont tués. Il n'en reste plus que soixante.

Alors seulement Roland voit combien il a été imprudent lorsqu'il a refusé de suivre le conseil d'Olivier. En apercevant étendus à terre les corps de tant d'amis et compagnons, en voyant fauchée la fleur et la force de l'armée, il en a comme un remords et s'en va tout honteux vers son frère d'armes. Par un contraste qui est un trait de génie, c'est Roland qui s'en va demander s'il ne faudrait pas sonner le cor, et c'est Olivier qui, voyant que cela ne servirait plus à rien, le gourmande d'en parler et veut que les Français meurent sans jeter cet aveu de défaite. C'est la contre-partie de la scène du commencement de la bataille, les rôles sont renversés, mais les deux amis restent constants avec eux-mêmes : là où la générosité emportée de Roland est toute prête à renoncer à son point d'honneur en voyant tant d'amis sacrifiés, la raison calme d'Olivier comprend qu'il est trop tard et que, n'ayant pas le bénéfice de cet appel suprême, il vaut mieux mourir avec toute la dignité du silence.

« — Je vais, dit Roland, sonner mon cor,
« Et Charles l'entendra, qui passe aux défilés.
« Les Français, je vous jure, vont retourner sur leurs pas. »
« — Ce serait grande honte, répond Olivier.
« Tous vos parents auraient à en rougir,
« Et ce déshonneur serait sur eux toute leur vie ;

« Lorsque je vous conseillai, vous n'en voulûtes rien faire ;
« Mais ce n'est pas moi qui vous approuverai maintenant.
« Sonner de votre cor, non, ce n'est pas d'un brave.
« Puis vous avez déjà vos deux bras tout sanglants. »
« — C'est vrai, répond Roland ; j'ai donné de fiers coups ! »

« Notre bataille est rude, dit Roland ;
« Je vais sonner du cor, et Charles l'entendra. »
« — Ce ne serait pas là du courage, répond Olivier,
« Quand je vous le conseillai, ami, vous ne daignâtes pas le faire.
« Si l'Empereur était ici, nous n'aurions pas subi une telle perte ;
« Mais ceux qui sont là-bas ne méritent aucun reproche.
« — Par cette mienne barbe, dit encore Olivier,
« Si je revois jamais la belle Aude, ma sœur,
« Vous ne coucherez jamais entre ses bras. »

Cependant, l'archevêque les entend et vers eux pique son cheval de ses éperons d'or pur. Il pense, comme Roland, qu'il faut sonner le cor, afin que l'empereur les venge et les ensevelisse. Il les fera enterrer dans les parvis des moutiers et les chiens, les sangliers et les loups ne les mangeront pas. « Vous dites bien, » répond Roland.

Il prend son cor et, tournant le pavillon du côté de l'armée, qui est déjà dans les riches plaines du pied des Pyrénées, il le sonne de toute sa force. Trois fois, le son bondit par-dessus les cimes, franchit les précipices, se disperse dans les forêts de sapins et arrive languissant, à peine entendu, comme un appel lointain, un écho incertain. Quand Roland laisse retomber son olifant, celui-ci est plein de sang. Dans cet effort terrible, il s'est brisé des vaisseaux de la poitrine. Il ne mourra pas du fer des Sarrasins : c'est son fidèle olifant d'ivoire qui l'aura tué.

Roland a mis l'olifant à ses lèvres ;
Il l'embouche bien, et le sonne d'une puissante haleine ;
Les puys sont hauts, et le son va bien loin.
On en entendit l'écho à trente lieues.
Charles et toute l'armée l'ont entendu,
Et le roi dit : « Nos hommes ont bataille. »
Mais Ganelon lui répondit :
« Si c'était un autre qui le dit, on le traiterait de menteur. »

Le comte Roland, à grand'peine, à grande angoisse
Et très-douloureusement sonne son olifant.
De sa bouche jaillit le sang vermeil,
De son front la tempe est rompue ;
Mais de son cor le son alla si loin !
Charles l'entend, qui passe aux défilés,
Naimes l'entend, les Français l'écoutent,
Et le roi dit : « C'est le cor de Roland ;
« Certes, il n'en sonnerait pas, s'il n'était en bataille. »
« — Il n'y a pas de bataille, dit Ganelon.
« Pour un lièvre, Roland corne toute la journée.
« Avec ses pairs sans doute, il est en train de rire. »

Le comte Roland a la bouche sanglante ;
De son front la tempe est brisée.
Il sonne l'olifant à grande douleur, à grande angoisse.
Charles et tous les Français l'entendent,
Et le roi dit : « Ce cor a longue haleine. »

Le vieux duc Naimes s'écrie, lui aussi, que c'est la plainte de Roland et qu'il faut rebrousser chemin. Cette fois-ci, le traître se taît. Mais Charles le fait saisir et garrotter.

Aussitôt, les Français s'arment. Les armes reluisent au soleil ; les heaumes, les hauberts, les écus peints à fleurs, les lances, les gonfanons dorés jettent des flammes. L'empereur chevauche plein de colère. Sur sa cuirasse, s'étale sa barbe blanche. Derrière lui, viennent les Français, tous tristes et pleins d'angoisse.

Par devant, par derrière, sonnent les trompettes, qui toutes répondent au cor de Roland. L'armée remonte la pente des montagnes et la Chanson répète :

Hautes sont les montagnes, et ténébreuses et énormes.
Les vallées sont profondes et les torrents rapides.

Pendant que Charlemagne fait hâte, la lutte continue. Les Français se battent comme des lions. Roland coupe le poing au roi Marsile et la tête au blond Jurfaleu, son fils. Pour la troisième fois, les Sarrasins sont en fuite.

Mais, hélas ! à quoi bon ? Il reste aux ennemis une dernière réserve. C'est l'oncle de Marsile, qui tient Carthage, Alferne, Garmaille et l'Ethiopie, une terre maudite. C'est le prince de la race noire, de ces hommes qui ont le nez et les oreilles énormes, la gent maudite, qui est plus noire que de l'encre et n'a de blanc que les yeux. Ils sont là plus de cinquante mille qui jettent le cri d'armes païen contre cette poignée de Français. Ceux-ci n'ont plus qu'un désir c'est de vendre chèrement leur vie, et ils se ruent en désespérés dans la masse des ennemis.

Cette fin de bataille est terrible et navrante. Dès les premiers coups, Olivier est terrassé d'un coup de lance. Le récit de sa mort si sobre, si viril et si vrai est une des plus belles pages de notre littérature. Le passage où Olivier, dont la vue est déjà troublée par les ombres mortelles, ne reconnaissant pas son ami, le frappe sur le casque et manque de le tuer, est d'un pathétique admirable. Il est impossible de rien retrancher à ce morceau, il faut le citer en entier.

Le calife montait un cheval roux ;
De ses éperons d'or il le pique,
Frappe Olivier dans le milieu du dos,

Dans le corps même lui brise les mailles du blanc haubert,
Et la lance du païen passe de l'autre côté de la poitrine :
« Voilà un rude coup pour vous, lui dit-il ;
« Charles fut mal inspiré de vous laisser aux défilés.
« L'Empereur nous a fait tort, mais n'aura guère lieu de s'en louer ;
« Car sur vous seul j'ai bien vengé tous les nôtres. »

Olivier sent qu'il est blessé à mort.
Dans son poing est Hauteclaire, dont l'acier fut bruni.
Il en frappe le calife sur le heaume aigu couvert d'or,
Et il en fait tomber à terre les pierres et les cristaux ;
Il lui tranche la tête jusqu'aux dents ;
Il brandit son coup, et l'abat roide mort ;
« Maudis sois-tu, païen, lui dit-il ensuite.
« Je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu ;
« Mais, certes, ni à ta femme, ni à aucune autre dame,
« Tu n'iras te vanter, dans le pays où tu es né,
« D'avoir pris à l'Empereur la valeur d'un denier,
« Ni d'avoir fait dommage, soit à moi, soit à d'autres. »
Puis : « Roland ! s'écrie-t-il, Roland ! à mon secours ! »

Olivier sent qu'il est blessé à mort :
Jamais il ne saurait assez se venger.
Dans la grand'presse il frappe en baron,
Tranche les écus à boucles et les lances,
Les pieds, les poings, les épaules et les flancs des cavaliers.
Qui l'eût vu démembrer ainsi les Sarrasins,
Jeter par terre un mort sur l'autre,
Celui-là eût eu l'idée d'un brave.
Mais Olivier ne veut pas oublier la devise de Charles :
« Montjoie ! Montjoie ! » crie-t-il d'une voix haute et claire.
Il appelle Roland son ami et son pair :
« Compagnon, venez vous mettre tout près de moi.
« C'est aujourd'hui le jour où nous serons douloureusement séparés ! »

Roland regarde Olivier au visage.
Il est pâle, il est livide, il est décoloré ;
Son beau sang clair lui coule parmi le corps,
Les ruisseaux en tombent par terre :

« Dieu ! dit Roland, que puis-je faire ?
« Votre courage, ami, fut bien malheureux aujourd'hui ;
« Mais on ne verra jamais homme de votre valeur.
« O douce France ! tu vas donc être veuve
« De tes meilleurs soldats ; tu seras confondue, tu tomberas.
« L'Empereur en aura grand dommage. »
A ce mot, Roland, sur son cheval, se pâme.

Voyez-vous Roland, là, pâmé sur son cheval,
Et Olivier, qui est blessé à mort ?
Il a tant saigné que sa vue en est trouble ;
Ni de près, ni de loin, ne voit plus assez clair
Pour reconnaître âme qui vive.
Le voilà qui rencontre son compagnon Roland ;
Sur le heaume doré il frappe un coup terrible,
Qui le fend en deux jusqu'au nasal,
Mais qui, par bonheur, ne pénètre pas en la tête.
A ce coup, Roland l'a regardé,
Et doucement, doucement, lui fait cette demande :
« Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès ?
« Je suis Roland, celui qui tant vous aime :
« Vous ne m'aviez point défié, que je sache ?
« — Je vous entends, dit Olivier, je vous entends parler,
« Mais point ne vous vois : Dieu vous voie, mon ami.
« Je vous ai frappé, pardonnez-le-moi.
« — Je ne suis pas blessé, répond Roland ;
« Je vous pardonne ici et devant Dieu. »
A ce mot, ils s'inclinent l'un devant l'autre.
C'est ainsi, c'est avec cet amour qu'ils se séparèrent l'un de l'autre.

Olivier sent l'angoisse de la mort ;
Ses deux yeux lui tournent dans la tête ;
Il perd l'ouïe et tout à fait la vue,
Descend à pied, sur la terre se couche,
A haute voix fait son *mea culpa*,
Joint ses deux mains et les tend vers le ciel,
Prie Dieu de lui donner son paradis,
De bénir Charlemagne, la douce France
Et son compagnon Roland par-dessus tous les hommes.
Le cœur lui manque, sa tête s'incline :

Il tombe à terre, étendu de tout son long.
C'en en est fait, le comte est mort.
Et le baron Roland le pleure et se lamente :
Jamais sur terre vous n'entendrez un homme plus dolent.

Quand Roland voit que son ami est mort,
Quand il le voit là, gisant la face contre terre,
Il ne peut retenir ses larmes et ses sanglots ;
Très-doucement se prend à le regretter :
« Mon compagnon, dit-il, quel malheur pour ta vaillance !
« Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble.
« Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis :
« Quand tu es mort, c'est douleur que je vive. »
A ce mot, le marquis se pâme
Sur son cheval, qui s'appelle Veillantif ;
Mais il est retenu à ses étriers d'or fin :
Où qu'il aille, il ne peut tomber.

Que ces vers, si tranquilles et mélancoliques, sont touchants dans la bouche du violent Roland. Comme ils sont humains aussi ! L'amitié tout entière y est contenue : des souvenirs communs et une indulgence mutuelle. C'est bien là le cri de tous ceux qui ont connu l'heure affreuse où l'on sent se glacer la main de l'ami, la main familière et fidèle qui serrait la vôtre aux jours de douleur, de danger ou de succès ; c'est le cri qui monte aux lèvres au moment poignant où il semble que la moitié de votre vie passée vous quitte ; c'est l'adieu éternel des amitiés brisées et je ne sais pas de plus simple et de plus belle inscription dont un homme puisse faire graver la pierre sous laquelle dort son compagnon :

Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble.
Jamais tu ne me fis de mal, jamais je ne t'en fis :
Quand tu es mort, c'est peine que je vive [1].

[1] Dans l'admirable passage de l'*Iliade*, quand Achille pleure

Quand Roland reprend ses sens, il s'aperçoit de la grandeur du désastre. Tous les Français sont morts ; il n'en reste plus que deux : l'archevêque et Gautier de l'Hum. Celui-ci vient de redescendre seul des hauteurs qui lui avaient été confiées. « Sire Gautier, dit Roland vous m'avez emmené mille vaillants chevaliers, rendez-les moi, car j'en ai grand besoin. » — Gautier répond : « Vous ne les aurez plus. Je les ai laissés sur le champ douloureux et avec eux soixante mille païens. » Il montre son haubert en lambeaux, ses huit coups de lance et le sang clair qui de toutes parts jaillit de son corps. Et voici que ces trois hommes se jettent sur l'ennemi. Ils sont si terribles que celui-ci recule et que de loin il lance sur eux lances et épieux, javelots, dards, flèches et piques. Gautier de l'Hum est tué. L'archevêque, avec son heaume brisé, son haubert rompu et démaillé, son

Patrocle, le souvenir des jours passés ensemble lui revient aussi :

Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
κλαῖε, φίλου ἑτάρου μεμνημένος, οὐδέ μιν ὕπνος
ᾕρει πανδαμάτωρ, ἀλλ' ἐστρέφετ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
Πατρόκλου ποθέων ἀνδροτῆτά τε καὶ μένος ἠύ·
ἠδ' ὁπόσα τολύπευσε σὺν αὐτῷ, καὶ πάθεν ἄλγεα,
ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων,
τῶν μιμνησκόμενος, θαλερὸν κατὰ δάκρυον εἶβεν,
ἄλλοτ' ἐπὶ πλευρὰς κατακείμενος, ἄλλοτε δ' αὖτε
ὕπτιος, ἄλλοτε δὲ πρηνής· τοτὲ δ' ὀρθὸς ἀναστὰς
δινεύεσκ' ἀλύων παρὰ θῖν' ἁλός.

(*Iliade*, Ch. XXIV, v. 3-12.)

Et dans un autre endroit, on trouve presque mot pour mot le cri douloureux de Roland :

ἀλλὰ τί μοι τῶν ἦδος, ἐπεὶ φίλος ὤλεθ' ἑταῖρος...
... ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ θυμὸς ἀνώγει
ζώειν...

(*Iliade*, Ch. XVIII.)

destrier tué sous lui, est blessé de quatre coups de lance. Roland seul n'est pas atteint, mais il souffre douloureusement de ses vaisseaux rompus et sa poitrine est tout feu.

Il prend de nouveau son olifant et en tire un son durant et faible. Un fracas formidable éclate. Il couvre les cris des païens, les cascades, le vent. Il remplit les vallées, fait bondir les rochers, détache des avalanches, secoue les hêtres et les pins séculaires comme de jeunes arbustes et réveille les échos sans nombre qui dorment dans les montagnes. Ce sont les soixante mille clairons de l'armée française qui, pleins d'un souffle ardent, annoncent que le secours arrive. Les païens s'arrêtent frappés de terreur à ce bruit qui fait vibrer à leurs oreilles l'airain de leurs casques. C'est Charlemagne qui arrive ! C'est la guerre qui recommence ! Éperdus, ils lâchent pied, ils tournent dos, ils s'enfuient vers l'Espagne, laissant le champ de bataille à ces deux mourants sublimes. Quel sens profond il y a dans cette défaite victorieuse ! Si le devoir ne va pas jusqu'au sacrifice, il n'a pas toute sa grandeur ; s'il n'arrive pas au succès, il ne donne pas tout son fruit. S'immoler et triompher, c'est la plus haute expression de la vie humaine et le vieux poète, dont le grand cœur a compris cela, donne à ses héros la double gloire de victimes et de vainqueurs.

L'archevêque perd tout son sang. Le comte lui délace son heaume, lui retire son haubert, lui bande ses larges plaies et le couche doucement sur l'herbe verte. Puis il s'en va seul ; il parcourt le champ de bataille, il fouille la vallée. Il retrouve les cadavres de ses pairs étendus sur des tas d'ennemis. Voici Ivon et Ivoire, voici le Gascon Engelier, voici Gérier et Gérin son compagnon, et Bérenger et Othon, et voilà Anséis et Samson, et

Gérard, le vieux comte de Roussillon et sous un pin, près d'un églantier, voilà son ami Olivier. Un à un, il les apporte, et les couche, les uns à côté des autres, auprès de l'archevêque. Celui-ci élève la main, les bénit et les absout en priant le Dieu glorieux de recevoir leurs âmes. Ce dernier effort l'épuise. Il s'écrie « *mea culpa*, » lève les yeux en haut, joint les deux mains et les tend vers le ciel, prie le Seigneur de lui donner son paradis et retombe en arrière :

Il est mort, Turpin, le soldat de Charles,
Qui par grandes batailles et par beaux sermons,
N'a jamais cessé de guerroyer les païens.
Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction.

Roland lui-même n'a plus longtemps à vivre. La description de sa mort est le couronnement de cette suite merveilleuse de beautés. C'est une page comme on en compte peu en littérature. Ce héros, qui reste seul au milieu de deux armées mortes, qui se traîne en avant afin de mourir sur la terre étrangère ; qui ne veut pas que même après sa mort, une main ennemie serre la garde de cette épée qu'il a tenue si ferme et si longtemps, qui adresse des paroles touchantes à la compagne fidèle de tant de combats, qui essaye ensuite de la briser, qui se couche sur elle pour mourir et expire en implorant le pardon de Dieu, ce héros est plus grand qu'aucun de ceux que nous a laissés l'Antiquité. Cette situation est égale à n'importe laquelle. Je ne parle pas des épopées de seconde main où le souffle épique est remplacé par je ne sais quel soupir tendre et mélancolique ; c'est plus haut que je porte ma comparaison, et je ne crains pas de dire que dans l'Iliade, il n'y a rien de plus beau et rien d'aussi élevé et

grandiose. C'est encore un morceau qu'il faut citer en entier.

Roland lui-même sent que la mort lui est proche ;
Sa cervelle s'en va par les oreilles.
Le voilà qui prie pour ses pairs d'abord, afin que Dieu les appelle.
Puis il se recommande à l'ange Gabriel.
Il prend l'olifant d'une main (pour n'en pas avoir de reproche),
Et de l'autre saisit Durendal, son épée.
Il s'avance plus loin qu'une portée d'arbalète ;
Il s'avance sur la terre d'Espagne, entre en un champ,
Monte sur un tertre. Sous deux beaux arbres,
Il y a là quatre perrons de marbre.
Roland tombe à l'envers sur l'herbe verte,
Et se pâme : car la mort lui est proche.

Les puys sont hauts, hauts sont les arbres.
Il y a là quatre perrons, tout luisants de marbre.
Sur l'herbe verte le comte Roland se pâme.
Roland sent bien qu'il a perdu la vue :
Il se lève et, tant qu'il peut, s'évertue.
Las ! son visage n'a plus de couleurs.
Alors il prend, toute nue, son épée Durendal.
Devant lui est une roche brune ;
Par grande douleur et colère, il y assène dix forts coups ;
L'acier de Durendal grince : point ne se rompt, point ne s'ébrèche :
« Ah ! sainte Marie, venez à mon aide, dit le comte.
« O ma bonne Durendal, quel malheur !
« Me voici en triste état, et je ne puis plus vous défendre ;
« Avec vous j'ai tant gagné de batailles !
« J'ai tant conquis de vastes royaumes
« Que tient aujourd'hui Charles à la barbe chenue,
« Ne vous ait pas qui fuie devant un autre,
« Car vous avez été longtemps au poing d'un brave,
« Tel qu'il n'y en aura jamais en France, la terre libre. »

Roland frappe une seconde fois au perron de sardoine ;
L'acier grince : il ne se rompt pas, il ne s'ébrèche point.

Quand le comte s'aperçoit qu'il ne peut briser son épée,
En dedans de lui-même il commence à la plaindre :
« O ma bonne Durendal, comme tu es claire et blanche !
« Comme tu luis et flamboies au soleil !
« Je m'en souviens : Charles était aux vallons de Maurienne,
« Quand Dieu, du haut du ciel, lui manda par un ange
« De te donner à un vaillant capitaine.
« C'est alors que le grand, le noble roi la ceignit à mon côté...
« Avec elle je lui conquis l'Anjou et la Bretagne ;
« Je lui conquis le Poiton et le Maine ;
« Je lui conquis la libre Normandie ;
« Je lui conquis Provence et Aquitaine,
« La Lombardie et toute la Romagne ;
« Je lui conquis la Bavière et les Flandres,
« Et la Bourgogne et toute la Pologne,
« Constantinople qui lui rendit hommage,
« Et la Saxe qui se soumit à son bon plaisir ;
« Je lui conquis Écosse, Galles, Irlande,
« Et l'Angleterre, son domaine privé.
« En ai-je assez conquis de pays et de terres,
« Que tient Charles à la barbe chenue !
« Et maintenant j'ai grande douleur à cause de cette épée.
« Plutôt mourir que de la laisser aux païens !
« Que Dieu n'inflige point cette honte à la France ! »

Pour la troisième fois, Roland frappe sur pierre bise :
Plus en abat que ne saurais dire.
L'acier grince ; il ne rompt pas :
L'épée remonte en amont vers le ciel.
Quand le comte s'aperçoit qu'il ne la peut briser,
Tout doucement il la plaint en lui-même :
« Ma Durendal, comme tu es belle et sainte !
« Dans ta garde dorée il y a bien des reliques :
« Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,
« Des cheveux de monseigneur saint Denis,
« Du vêtement de la Vierge Marie.
« Non, non, ce n'est pas droit que païens te possèdent.
« Ta place est seulement entre des mains chrétiennes.
« Plaise à Dieu que tu ne tombes pas entre celles d'un lâche !
« Combien de terres j'aurai par toi conquises,

« Que tient Charles à la barbe fleurie
« Et qui sont aujourd'hui la richesse de l'Empereur ! »

Roland sent que la mort l'entreprend
Et qu'elle lui descend de la tête sur le cœur.
Il court se jeter sous un pin ;
Sur l'herbe verte il se couche face contre terre ;
Il met sous lui son olifant et son épée,
Et se tourne la tête du côté des païens.
Et pourquoi le fait-il ? Ah ! c'est qu'il veut
Faire dire à Charlemagne et à toute l'armée des Francs,
Le noble comte, qu'il est mort en conquérant.
Il bat sa coulpe, il répète son *mea culpa :*
Pour ses péchés, au ciel il tend son gant.

Roland sent que son temps est fini.
Il est là, au sommet d'un pic qui regarde l'Espagne
D'une main il frappe sa poitrine :
« *Mea culpa*, mon Dieu, et pardon au nom de ta puissance,
« Pour mes péchés, pour les petits et pour les grands,
« Pour tous ceux que j'ai faits depuis l'heure de ma naissance
« Jusqu'à ce jour où je suis parvenu. »
Il tend à Dieu le gant de sa main droite,
Et voici que les anges du ciel s'abattent près de lui.

Il est là, gisant sous un pin, le comte Roland ;
Il a voulu se tourner du côté de l'Espagne.
Il se prit alors à se souvenir de plusieurs choses :
De tous les pays qu'il a conquis,
Et de douce France, et des gens de sa famille,
Et de Charlemagne, son seigneur, qui l'a nourri :
Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et de soupirer.
Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli,
Et, de nouveau, réclame le pardon de Dieu :
« O notre vrai Père, dit-il, qui jamais ne mentis,
« Qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts
« Et défendis Daniel contre les lions,
« Sauve, sauve mon âme et défends-la contre tous périls,
« A cause des péchés que j'ai faits en ma vie. »
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite :
Saint Gabriel l'a reçu.

Alors sa tête s'est inclinée sur son bras.
Et il est allé, mains jointes à sa fin.
Dieu lui envoie un de ses anges chérubins
Et saint Michel du Péril.
Saint Gabriel est venu avec eux,
Ils emportent l'âme du comte au paradis...

Telle est l'apothéose dont l'imagination de nos pères entourait ce grand modèle de courage militaire et de dévouement au pays. Ils le voyaient comme à travers un riche vitrail. Roland est maintenant au ciel, avec Turpin, avec Gautier, avec Olivier, avec les douze pairs, avec les soldats de la légion thébaine. Ils ont franchi les portes de la Cité céleste; ils y ont trouvé le prix de leur vertu. Ils sont transfigurés, victorieux, vêtus de vêtements blancs lumineux et d'armures radieuses. Ils écoutent les hosannas que les anges chantent sur leurs harpes d'or. Ils foulent les païens de jaspe empourprés des roses que le sang qu'ils ont versé sur la terre a fait éclore dans le ciel. « Voici le jour, a dit Turpin, où vous reposerez en saintes fleurs du paradis. »

III

LES REPRÉSAILLES

Cependant le calme s'est étendu sur ces lieux tout à l'heure pleins d'orage. Ces milliers d'hommes qui se ruaient les uns sur les autres avec des bonds furieux, qui se saisissaient, demeuraient un instant secoués par l'immobilité convulsive de l'étreinte et roulaient les uns sur les autres, sont tous couchés sans mouvement. Les uns ont le visage caché dans l'herbe ; les autres, d'un œil fixe et vague, regardent le ciel où quelques oiseaux noirs tournoient. Le silence aussi s'est fait. Les cris de colère ou de peine, le bruit des armes, la clameur immense et douloureuse sont tombés. Seules, les cascades grosses et rougies grondent, comme si la fureur de ces hommes était passée en elles avec leur sang. Le soir tombe ; le soleil se couche et un reflet de flamme remplit cette gorge infernale et éclaire ce carnage. Tout à coup, de tous côtés débouchent les Français. Quel spectacle !

Pas une seule voie, pas même un seul sentier,
Pas un espace vide, pas une aune, pas un pied de terrain
Où il n'y ait un corps de Français ou de païen.

Charles s'arrache la barbe et redemande ses pairs. Il n'y a pas un seul chevalier, pas un seul baron, dont les

yeux ne se remplissent de larmes, car ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux, leurs amis et leurs seigneurs liges.

Mais le vieux duc Naimes montre à Charlemagne la poussière qui, à deux lieues, s'élève des grands chemins. C'est l'armée païenne qui s'enfuit et qu'il faut poursuivre. Charlemagne laisse mille hommes pour garder les morts et fait sonner ses clairons. Comme le soir descend, il met pied à terre sur l'herbe verte dans un pré, et supplie le Seigneur Dieu de vouloir bien pour lui arrêter le soleil, dire à la nuit d'attendre et au jour de demeurer. Dieu l'exauce et la clarté est prolongée de quelques heures. La poursuite continue et les Français atteignent les Sarrasins au Val Ténèbres. Ils les frappent, ils les tuent, ils leur coupent leurs chemins et leurs voies les poussent vers l'Èbre et les jettent dans le fleuve. Les chevaliers pesants s'y noient tous et les Français leur crient : « Mal vous en a pris d'avoir vu Roland. »

Après avoir campé, la nuit, sur le lieu des représailles, Charlemagne s'en revient vers Roncevaux, pour trouver les corps de Roland et des pairs. La façon dont il retrouve son neveu, le souvenir de bravoure qui lui sert de guide, ses longues lamentations qui ont cela de beau qu'elles plaignent toujours le pays et non lui-même, l'espèce de tristesse qui s'empare de lui à la pensée de ce que va devenir la France, tout cela a un noble caractère de grandeur. C'est presque une page historique et l'angoisse du vieux monarque qui semblait prévoir la destruction de son œuvre est admirablement rendue :

Charles est revenu à Roncevaux.
A cause des morts qu'il y trouve, commence à pleurer :
« Seigneurs, dit-il aux Français, allez le petit pas ;

« Car il me faut marcher seul en avant,
« Pour mon neveu Roland que je voudrais trouver.
« Un jour j'étais à Aix, à une fête annuelle ;
« Mes vaillants bacheliers se vantaient
« De leurs batailles, de leurs rudes et forts combats ;
« Et Roland disait, je l'entendis,
« Que, s'il mourait jamais en pays étranger,
« On trouverait son corps en avant de ceux de ses pairs et de ses hommes,
« Qu'il aurait le visage tourné du côté du pays ennemi,
« Et qu'enfin, le brave ! il mourrait en conquérant. »
Un peu plus loin que la portée d'un bâton que l'on jetterait,
Charles est allé devant ses compagnons et a gravi une colline.

Comme l'empereur va cherchant son neveu,
Il trouve le pré rempli d'herbes et de fleurs
Qui sont toutes vermeilles du sang de nos barons.
Et Charles en est tout ému ; il ne peut s'empêcher de pleurer.
Enfin le roi arrive en haut, sous les deux arbres ;
Sur les trois blocs de pierre il reconnaît les coups de Roland ;
Il voit son neveu qui gît sur l'herbe verte :
Ce n'est point merveille si Charles en est navré de douleur.
Il descend de cheval, court sans s'arrêter,
Entre ses deux bras prend le corps de Roland,
Et, de douleur, tombe sur lui sans connaissance.

L'empereur revient de sa pâmoison.
Le duc Naimes, le comte Acelin,
Geoffroi d'Anjou et Thierri, frère de Geoffroi,
Prennent le roi, le dressent contre un pin.
Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu,
Et si doucement se prend à le regretter :
« Ami Roland, que Dieu te prenne en pitié !
« Jamais on ne vit ici-bas pareil chevalier
« Pour ordonner, pour achever si grandes batailles.
« Ah ! mon honneur tourne à déclin. »
Et l'Empereur se pâme ; il ne peut s'en empêcher.

Le roi Charles revient de sa pâmoison ;
Quatre de ses barons le tiennent par les mains.
Il regarde à terre, il y voit le corps de son neveu :

Roland a perdu toutes ses couleurs, mais il a encore l'air gaillard ;
Ses yeux sont retournés et tout remplis de ténèbres :
Et voici que Charles se met à le plaindre, en toute foi, en tout amour :
« Ami Roland, que Dieu mette ton âme en saintes fleurs
« Au paradis, parmi ses glorieux !
« Pourquoi faut-il que tu sois venu en Espagne ?
« Jamais plus je ne serai un seul jour sans souffrir à cause de toi.
« Et ma puissance et ma joie, comme elles vont tomber !
« Qui sera le soutien de mon royaume ? Personne.
« Où sont mes amis sous le ciel ? Je n'en ai plus un seul.
« Mes parents ? Il n'en est pas un de sa valeur. »
Charles s'arrache à deux mains les cheveux,
Et cent mille Français en ont si grande douleur
Qu'il n'en est pas un qui ne pleure à chaudes larmes.

« Ami Roland, je vais retourner en France ;
« Et, quand je serai dans ma ville de Laon,
« Des étrangers viendront de plusieurs royaumes
« Me demander : « Où est le capitaine ? »
« Et je leur répondrai : « Il est mort en Espagne. »
« En grande douleur je tiendrai désormais mon royaume :
« Il ne sera point de jour que je n'en gémisse et n'en pleure.

« Ami Roland, vuillant homme, belle jeunesse,
« Quand je serai à ma chapelle d'Aix,
« Des hommes viendront, qui me demanderont de tes nouvelles ;
« Celles que je leur donnerai seront dures et cruelles :
« Il est mort, mon cher neveu, celui qui m'a conquis tant de terres.
« Et voilà que les Saxons vont se révolter contre moi,
« Les Hongrois, les Bulgares, et tant d'autres peuples,
« Les Romains avec ceux de la Pouille et de la Sicile,
« Ceux d'Afrique et de Califerne.
« Mes souffrances augmenteront de jour en jour.
« Eh ! qui pourrait conduire mon armée avec une telle puissance,
« Quand il est mort, celui qui toujours était à notre tête ?

« Ah ! douce France, te voilà orpheline !
« J'ai si grand deuil que j'aimerais ne pas être. »
Et alors il se prend à tirer sa barbe blanche,
De ses deux mains arrache les cheveux de sa tête :
Cent mille Français tombent à terre, pâmés.

« Ami Roland, tu as donc perdu la vie :
« Que ton âme ait place au paradis !
« Celui qui t'a tué a déshonoré la France :
« J'ai si grand deuil que plus ne voudrais vivre.
« Ma maison, toute ma maison est morte à cause de moi.
« Fasse Dieu, le fils de sainte Marie,
« Avant que je vienne à l'entrée des défilés de Cizre,
« Que mon âme soit aujourd'hui séparée de mon corps ;
« Qu'elle aille rejoindre leurs âmes,
« Tandis qu'on enfouira ma chair près de leur chair. »
L'Empereur pleure de ses yeux ; il arrache sa barbe :
« Grande est la douleur de Charles, » s'écrie le duc Naimes.

Mais Geoffroi d'Anjou ne le laisse pas à sa douleur et lui rappelle qu'il reste une douloureuse et sainte tâche : il faut ensevelir ces corps. « Sonnez de votre cor, » lui dit le roi ; et Geoffroi d'Anjou ayant sonné de son cor, les Français descendent de cheval et transportent leurs amis dans un charnier. Ce ne sont pas les tombes naturelles qui manquent dans ces lieux, et il est facile d'y trouver un ravin aux flancs de granit. C'est dans un de ces gigantesques sépulcres qu'on étend les Français. Il y a dans l'armée une foule d'évêques et d'abbés, de moines, de chanoines et de prêtres tonsurés. Ils donnent aux morts l'absoute et la bénédiction au nom de Dieu. Ils font ensuite brûler l'encens et la myrrhe et tous encensent les corps. Ceux qui ont péri reposent dans leur immuable tombeau et leur sommeil ne sera troublé que le jour où les montagnes trembleront sur leur base. Quant aux corps de Roland, d'Olivier et de l'archevêque

Turpin, l'empereur les a fait garder. Il les fait ouvrir devant lui, et dépose leurs cœurs dans un voile de soie, puis on les met dans des vases de marbre blanc. Ensuite, on prend les corps des trois barons, on les lave avec du piment et du vin, on les enferme en des cuirs de cerf et le roi ordonne de mettre ces trois corps sur trois voitures, bien recouverts d'un drap de soie de Galaza.

Au moment où le funèbre cortége va se mettre en marche, apparaît l'avant-garde d'une nouvelle armée païenne. C'est le vieil émir d'Égypte Baligant, que Marsile avait appelé à son secours dès la première année que Charlemagne avait pénétré en Espagne. Il avait mis sept ans à se préparer ; il avait réuni à Alexandrie le peuple de ses quarante royaumes et les avait embarqués sur des dromonds, barques, esquifs, galères et vaisseaux de toute sorte. Sa flotte brillante avait traversé les flots. Au sommet des mâts et sur les hautes vergues, il y avait des lanternes et escarboucles qui projetaient une telle lumière, qu'en pleine nuit la mer paraissait plus belle encore et que, lorsque les vaisseaux s'étaient approchés d'Espagne, tout le pays en avait été illuminé. Marsile avait transmis ses pouvoirs à Baligant, qui venait attaquer Charlemagne. L'armée française descend dans la plaine pour rencontrer l'armée païenne.

Aussitôt les deux armées se préparent au combat et le vieux poète en fait deux descriptions parallèles : de chaque côté, il dépeint le chef, énumère les corps qui composent l'armée, dit un mot du drapeau et met une prière dans la bouche du général. Les différentes parties se répondent symétriquement.

Du côté des Français, l'Empereur s'arme le premier. Il endosse son haubert, lace son heaume et ceint Joyeuse son épée miraculeuse qui chaque jour change trente fois

de clarté et dont l'éclat ne le cède pas à celui du soleil. Il suspend à son cou un écu de Girone et saisit sa lance qui fut faite à Blandonne. Il monte sur son bon cheval Tencendur et devant cent mille hommes fait un temps de galop. C'est l'armée française qu'il passe en revue. Les deux premières colonnes sont composées de Français. Dans la troisième, ce sont les barons de Bavière, sous le ciel, il n'est point de peuple que Charles aime autant, sauf ceux de France, qui conquièrent les royaumes. Dans la quatrième, les Allemands des Marches d'Allemagne, dont les chevaux sont bons et les armes sont bonnes. Dans la cinquième, les Normands, qui mourront mais ne se rendront pas, car il n'y a pas sous le ciel une race qui les vaille au champ de bataille. Dans la sixième, les Bretons, qui tiennent leurs lances droites. Dans la septième, les Poitevins et les barons d'Auvergne, qui se rangent dans un vallon au pied d'un tertre. Dans la huitième, les Flamands et les barons de Frise. Dans la neuvième, ceux de Bourgogne et de Lorraine dont les lances sont fortes avec un bois court. La dixième colonne est formée de barons de France. Au-dessus de l'armée flotte l'oriflamme de soie rouge brodée d'or.

L'Empereur descend de son cheval
Et se prosterne sur l'herbe verte ;
Puis, tournant ses yeux vers le soleil levant,
Il adresse, du fond de son cœur, une prière à Dieu ;
« O vrai Père, sois aujourd'hui ma défense.
« C'est toi qui as sauvé Jonas
« De la baleine qui l'avait englouti ;
« C'est toi qui as épargné le roi de Ninive ;
« C'est toi qui as délivré Daniel de l'horrible supplice,
« Quand on l'eut jeté dans la fosse aux lions ;
« C'est toi qui as préservé les trois enfants dans le feu ardent.

« Eh bien, que ton amour sur moi veille aujourd'hui ;
« Et, dans ta bonté, s'il te plaît, accorde-moi
« De pouvoir venger mon neveu Roland ! »
Charles a fini sa prière ; il se relève,
Fait sur son front le signe qui a tant de puissance,
Puis monte sur son cheval courant,

Du côté des Sarrasins, Baligant ne veut pas se mettre en retard. Il revêt un haubert dont les bords sont brodés, il lace son heaume gemmé d'or et à son flanc gauche ceint son épée qu'il appelle Précieuse. A son cou, il pend un vaste et large écu, dont la boucle est d'or, dont le bord est garni de pierres précieuses et la guige couverte d'un beau satin à rosaces. Puis il saisit son épieu qu'il appelle « le Mal, » dont le bois est gros comme une massue et dont le fer serait la charge d'un mulet. Il a l'air d'un baron. Sa barbe est aussi blanche qu'une fleur. Il monte sur son destrier. Il pique son cheval dont le sang clair jaillit ; il fait un temps de galop. L'armée païenne est divisée en trois corps de dix colonnes chacun. Dans le premier corps, la première colonne est composée des gens de Butentrot, la seconde de Misnes. La troisième est formée de Nubiens et de Roux ; la quatrième, de Bruns et d'Esclavons ; la cinquième, de Sorbres et de Sors ; la sixième, de Mores et d'Arméniens. Dans la septième, sont ceux de Jéricho ; les Nègres forment la huitième, et les Gros la neuvième. La dixième est composée des guerriers de Balide-la-Forte : c'est une gent qui jamais ne voulut le bien. Dans le second corps, la première colonne est formée de Canelieux qui sont horribles à voir et viennent de Val-Fui. La seconde colonne est composée de Turcs ; la troisième, de Persans ; la quatrième, de Persans et de Pinceneis ; la cinquième, de Soltras et d'Avares ; la

sixième, d'Ormaleis et d'Eugiez ; la septième, de la gent Samuel ; la huitième, des gens de Prusse ; la neuvième, d'Esclavons. Dans la dixième, on voit les soldats d'Occiant-la-Déserte : c'est une gent qui ne sert pas le Seigneur Dieu et vous n'entendrez jamais parler d'hommes plus félons. Leur cuir est dur comme du fer : ils n'ont besoin ni de heaume ni de haubert. Enfin, pour le troisième corps, on voit les géants de Malprouse dans la première colonne; les Huns dans la seconde ; les Hongrois dans la troisième ; les gens de Baldise-la-Longue dans la quatrième ; ceux de Val-Peineuse dans la cinquième ; ceux de Maruse dans la sixième. Dans la septième, sont les Leus et les Thraces. Les hommes d'Argoilles composent la huitième, ceux de Clairbonne la neuvième, et la dixième est formée des soldats barbus de Val-Fonde. C'est une race qui jamais n'aima Dieu. En avant de l'armée, l'émir fait porter son dragon, avec l'étendard de Tervagan et de Mahomet et une image d'Apollon le félon.

Dix Canelieux chevauchent alentour,
Et s'écrient, d'une voix très-haute :
« Que ceux qui veulent être préservés par nos dieux
« Les prient, dans ce moment, en toute componction. »
Païens alors de baisser la tête et le menton,
Et d'incliner jusqu'à terre leurs heaumes clairs.

La description des deux armées en présence est très-brillante. Immenses sont les deux armées ; leurs bataillons sont splendides. Grande est la plaine et vaste est le pays. Entre les combattants, il n'y a ni colline, ni tertre, ni vallée, ni forêt, ni bois, rien qui puisse les cacher. Ils s'aperçoivent à découvert, au milieu du terrain uni. Le jour fut clair, brillant fut le soleil. Voyez-

vous luire ces heaumes aux pierres gemmées d'or? Voyez-vous étinceler ces écus, ces broignes brodées d'orfroi, ces épieux et ces gonfanons au bout des lances? Entendez-vous ces trompettes aux voix claires? Entendez-vous surtout le son prolongé de l'olifant? Les Français s'écrient : « Montjoie! Montjoie! » et les Sarrasins répondent : « Précieuse! Précieuse! » Bientôt les premières colonnes sont aux prises.

Le combat n'est pas moins plein de traits pittoresques. La lutte est acharnée. Ni avant ce temps, ni depuis lors on n'en a vu de semblables. Français et Arabes frappent durement. Dieu! que de lances brisées par le milieu! Que d'écus fracassés! que de broignes démaillées! La terre est si jonchée de cadavres, que l'herbe des champs, qui est fine et verte, est tout envermeillée de sang. Le bruit aussi est terrible. Les païens se battent avec des cris de bêtes sauvages. Ceux d'Occiant braient et hennissent, ceux d'Argoilles aboyent, glapissent comme des chiens. Ils se jettent comme des furieux sur les Français; ceux-ci ne leur cèdent pas le terrain et il en tombe beaucoup des uns et des autres. Ah! celui qui eût ouï les blancs hauberts frémir et les heaumes grincer contre les boucliers, celui qui eût alors vu tomber tous ces chevaliers et les hommes pousser des hurlements de douleur et mourir à terre, celui-là aurait le souvenir d'une grande douleur. Car ceux qui furent là virent une vraie bataille. Cependant le jour passe, le vêprée s'avance et la victoire est toujours indécise.

Mais les deux chefs se cherchent dans la mêlée : Charlemagne, dont la barbe est blanche comme fleur en avril, et Baligant, dont la barbe est aussi blanche que fleur d'aubépine. « Précieuse! » crie l'émir. « Montjoie! » crie l'Empereur, ils se reconnaissent et se jettent

'un sur l'autre. Du choc, ils percent leurs écus, brisent es sangles de leurs chevaux, renversent leurs selles et roulent à terre. D'un bond, ils sont sur leurs pieds. Ils ettent leurs lances qui ne servent que dans un combat à cheval et tirent leurs épées. Leurs boucliers sont mis en pièces tant les coups ont tranché le cuir et le bois et fait sauter les clous. Alors ils se frappent à nu sur leurs hauberts, des heaumes clairs jaillit le feu. L'émir, qui est d'une force terrible, fend le heaume de l'empereur, lui tranche les cheveux et lui enlève un morceau de chair plus grand qu'une paume, en sorte que l'os reste à nu. Charlemagne chancelle, mais saint Gabriel l'encourage. Il se redresse et frappe Baligant de son épée de France. Il lui brise le casque où flamboient les pierres précieuses, lui tranche la tête d'où se répand la cervelle et lui fend le visage jusqu'à la barbe blanche.

C'est la fin de la bataille. Les païens s'enfuient et les Français les poursuivent jusqu'à Saragosse, où ils pénètrent sans qu'on essaie de la défendre. La façon dont ils s'y conduisent est curieuse et vaut la peine qu'on la cite :

Le jour est passé, les ombres de la nuit tombent.
La lune est claire, les étoiles flamboient,
L'Empereur est maître de Saragosse.
Mille Français, sur son ordre, parcourent la ville en tous sens.
Entrent dans les mosquées et les synagogues,
Et, à coups de maillets de fer et de cognées,
Mettent en pièces toutes les images, toutes les idoles.
De sorcellerie, de mensonge, il ne reste plus de trace.
Le roi croit en Dieu et veut faire le service de Dieu.
Alors les évêques bénissent l'eau
Et mènent les païens au baptistère.
S'il en est un qui se refuse à faire la volonté de Charles,
Il le fait pendre, occire ou brûler.

Ainsi l'on en baptise plus de cent mille,
Qui deviennent bons chrétiens. La reine seule est mise à part
On la mènera captive en douce France,
Et c'est par amour que l'Empereur veut la convertir.

Maintenant, les Français peuvent se remettre en marche, comme s'il avait fallu une victoire pour les funérailles de Roland. Ils arrivent à Bordeaux, la grande ville. C'est là que sur l'autel du baron Saint-Séverin, Charlemagne dépose l'olifant qu'il avait rempli d'or et de mangons. Les pèlerins peuvent encore l'y voir. Puis l'Empereur passe la Gironde sur de grandes nefs et conduit à Blaye les corps de Roland, d'Olivier et de l'archevêque. A Saint-Romain, dans des tombeaux de marbre blanc, gisent les trois barons. Les Français les recommandent à Dieu et à ses saints. Alors Charles retourne à sa ville favorite, à Aix, et descend devant ce fameux perron sur lequel s'essayaient les épées.

Ici vient une des plus exquises et des plus touchantes scènes du poème, qui ressort, par contraste, sur le fond sombre et sauvage. Jusqu'à présent le mot d'amour n'a pas été prononcé une seule fois. Le temps n'est pas encore venu où les chevaliers s'en vont en portant à leur casque l'écharpe brodée par la dame de leurs pensées. Cette sentimentalité vague, inconnue à l'antiquité, qui a pris naissance au moyen âge et dont l'esprit précis de notre âge nous débarrassera peut-être, n'avait pas amolli ces âmes vigoureuses. Pas plus que les flèches, les tendresses ne traversaient leurs hauberts. Ils avaient autre chose et quelque chose de plus grand à faire qu'à rêver à leurs dames absentes. Tout entiers à l'idée et à l'acte, comme il convient à des hommes, ils ne songeaient qu'à la lutte contre l'infidèle. Le poète, qui les connaissait, les a représentés ainsi. Mais il savait aussi, lui, dont la

grandeur est de sentir pour tous, qu'ils n'étaient pas oubliés, que mainte dame ou demoiselle, près de son rouet pendant l'hiver, ou sur la terrasse pendant l'été, pensait aux périls des absents, et que maint coup de lance donné sur les champs de bataille, frappait plus d'un cœur. Tandis que Roland se lançait dans le danger, la belle Aude, sa fiancée, la sœur de son ami Olivier, l'attendait et tremblait. Quand elle entend l'arrivée de Charlemagne, elle se précipite. Qu'elle semblait adorable à nos pères qui la voyaient mieux que nous, dans le gracieux costume du moyen âge, avec sa longue robe étroite à plis droits et à manches collantes, son corsage qui prenait sa taille fine comme une cotte de mailles, sa riche ceinture à bouts flottants, et ses cheveux retombant en deux longues nattes le long des bras et retenus sur le front par un tressoir d'orfèvrerie [1] ! Comme ils la voyaient bien arriver radieuse, anxieuse, apportant la lumière du fond obscur de cette grande salle de chêne noirci pleine d'armures ! Comme ils étaient prêts à entendre et à comprendre le simple et touchant récit du poète :

L'Empereur est revenu d'Espagne :
Il vient à Aix, la meilleure ville de France,
Monte au palais, entre la salle.
Une belle damoiselle vient à lui : c'est Aude.
Elle dit au roi : « Où est Roland le capitaine,
« Qui m'a juré de me prendre pour femme ? »
Charles en est plein de douleur et d'angoisse ;
Il pleure des yeux, il tire sa barbe blanche :
« Sœur, chère amie, tu me demandes nouvelles d'un homme mort.
« Mais, va, je saurai bien te remplacer Roland ;
« Je ne te puis mieux dire : je te donnerai Louis,
« Louis mon fils, celui qui tiendra mes Marches.

[1] Voir J. Quicherat, *Histoire du Costume en France.*

« — Ce discours m'est étrange, répond belle Aude.
« Ne plaise à Dieu, ni à ses saints, ni à ses anges,
« Qu'après Roland je vive encore ! »
Lors elle perd sa couleur et tombe aux pieds de Charles.
Aude est morte soudain : Dieu veuille avoir son âme !
Les barons français la plaignent ; les voilà tout en pleurs.

Aude la belle s'en est allée à sa fin.
Le roi croit qu'elle est seulement pâmée ;
Il en a pitié, il en pleure,
La prend aux mains, la relève ;
Mais la tête retombe sur les épaules.
Quand Charles voit qu'elle est morte,
Il fait sur-le-champ venir quatre comtesses,
Qui la portent dans un moutier de nonnes,
Et veillent près de son corps jusqu'au jour ;
Puis on l'enterra bellement près d'un autel,
Et le roi lui fit grand honneur.

Alors commence le procès de Ganelon. L'Empereur mande les hommes de toutes ses terres. Saxons, Bavarois, Poitevins, Normands, Français, Thisois, Allemands, barons d'Auvergne arrivent de toutes parts. Ils s'assemblent dans la chapelle d'Aix le jour de la fête du baron Saint-Sylvestre. Charlemagne accuse Ganelon de lui avoir ravi vingt mille Français et son neveu Roland, et Olivier le pieux et le courtois et les pairs. Ganelon, qui a mandé trente de ses parents pour l'assister essaye de soutenir que son acte est une vengeance contre Roland et non une trahison contre l'armée. Mais voyant que sa défense n'a pas de succès, il conjure ses parents, et le plus fort de tous, Pinabel, du château de Sorence, de ne pas l'abandonner. Celui-ci lui promet qu'au premier Français qui le condamnera à mort il donnera un démenti avec l'acier de son épée. Quelques barons sont d'avis de laisser aller Ganelon. Mais Thierry, frère du

duc Geoffroy d'Anjou, Thierry, dont le corps est maigre, grêle et allongé, dont les cheveux sont noirs et les yeux bruns, qui n'est ni trop grand ni trop petit, s'avance pour soutenir l'accusation. Pinabel marche vers lui et lui donne le démenti en lui mettant au poing droit le gant en cuir de cerf.

C'est le duel entre ces deux hommes qui va décider du sort de Ganelon. Ils se sont confessés et ont reçu l'absolution et la bénédiction du prêtre, ils ont entendu la messe et reçu la communion, ils ont laissé de grandes aumônes pour les églises. Ils s'arment et le combat commence. Il est long et dur. Ils échangent de terribles coups d'épée sur leurs heaumes gemmés d'or. Pinabel frappe tellement l'écu de son adversaire que le feu en jaillit et enflamme l'herbe sèche. Mais Thierry abat si vigoureusement son épée sur le heaume de Pinabel, qu'il le fend en deux jusqu'au nasal, et répand la cervelle. Ganelon mourra. Les trente parents qui l'ont assisté et sont venus à son secours sont d'abord mis à mort.

Charlemagne appelle ses comtes et ses ducs :
« Quel conseil me donnez-vous sur les otages que j'ai retenus ?
« Ils sont venus au plaid pour Ganelon ;
« Ils se sont portés caution pour Pinabel.
« — Pas un seul ne doit vivre davantage, » répondent les Français.
Alors le roi appelle un sien voyer, Basbrun :
« A cet arbre maudit, là-bas, va, pends-les tous.
« Par cette barbe dont les poils sont chenus,
« S'il en échappe un seul, tu es perdu, tu es mort.
« — Qu'ai-je autre chose à faire ? » répond Basbrun.
Avec cent sergents il les emmène de force,
Et il y en a bientôt trente qui sont pendus,
Ainsi se perd le traître ; ainsi perd-il les autres.

Arrive le supplice de Ganelon, qui subit le châtiment infligé aux traîtres. C'est l'heure dernière et expiatrice. Lui aussi va mouiller l'herbe verte de son sang, mais c'est une rosée maudite qui souillera et desséchera la terre et ses membres seront traînés dans la boue. Comme il est loin du Ganelon superbe du commencement ! Au moment de mourir, il ne trouve même pas un défi à lancer.

C'est l'avis de tous. et c'est par-dessus tout l'avis des Français,
Que Ganelon meure d'un terrible supplice.
Donc, on fait avancer quatre destriers ;
Puis on lie les pieds et les mains du traître.
Rapides et sauvages sont les chevaux.
Devant eux sont quatre sergents qui les dirigent
Vers une jument là-bas, dans le milieu d'un champ.
Telle est l'horrible fin de Ganelon.
Tous ses nerfs sont effroyablement tendus ;
Tous ses membres s'arrachent de son corps ;
Le sang clair ruisselle sur l'herbe verte.,.
Ganelon meurt en félon et en lâche.
Il ne faut pas que le traître puisse jamais se vanter de sa trahison.

Le châtiment infligé, Charlemagne fait baptiser la reine Bramimonde, l'épouse du roi Marsile, et le poète continue par ces vers :

Quand l'Empereur eut fait justice ;
Quand sa grande colère se fut un peu éclaircie ;
Quand il eut mis enfin la foi chrétienne en Bramimonde,
Le jour était passé, la nuit sombre était venue...
Le roi se couche dans sa chambre voûtée ;
Saint Gabriel, de la part de Dieu, vient lui dire :
« Charles, rassemble les armées de ton empire ;
« A marches forcées, va dans la terre de Bire,
« Va secourir le roi Vivien dans Imphe,
« Dans cette cité dont les païens font le siége,

« Et où les chrétiens t'appellent à grands cris. »
L'Empereur voudrait bien n'y pas aller :
« Dieu ! s'écrie-t-il, que ma vie est peineuse ! »
Il pleure de ses yeux, il tire sa barbe blanche...

Ici s'arrête la Geste que chante Touroude.

C'est par ce cri de l'Empereur qui, malgré ses ans et ses fatigues, reçoit l'ordre d'agir encore, que se termine la chanson de Roland. Le poème nous est-il parvenu écourté, ou bien se terminait-il réellement ainsi ? Cette seconde supposition nous sourit, et il nous plairait de croire que la vieille épopée, dont le devoir est le véritable héros, finissait par la perspective de travaux et de périls nouveaux. Quand on a fait choix de cette âpre et glorieuse route, il ne faut pas espérer d'arrêt durable ; il n'y a que de courtes haltes qui coupent de longues étapes. On a toujours à ses côtés l'ange qui ordonne de reprendre les marches forcées, d'aller toujours, sans cesse, jusqu'à la fin. Il en va ainsi : rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. La tâche d'aujourd'hui demeure suspendue, inachevée et ouverte jusqu'à ce que celle de demain y soit attachée, l'ait complétée et, pour ainsi dire, fermée ; celle de demain à son tour aura besoin de celle d'après-demain, pour n'avoir pas l'air d'un anneau brisé. Dans le développement de la vie morale, et c'est là sa beauté, chaque acte renferme l'engagement de l'acte suivant ; il s'appuie sur lui comme le flot sur le flot, l'appelle, l'exige. Il n'y a pas d'interruption, pas de repos, pas de trève possible. Mais, par une merveilleuse harmonie, ce dur assujettissement est en même temps une force adoucissante ; toute pente est à la fois une contrainte et une aide ; et cet ordre toujours renouvelé qui donne au sacrifice la fatigue de la

continuité, lui donne ainsi le soulagement de l'habitude. Il appartenait assurément au vieux poète, à cette grande âme inconnue, d'exprimer cette idée de l'incessant devoir. Il n'a pas clos son épopée ; mais afin de la rendre plus semblable à la vie, il l'a laissée inachevée, suspendue et comme terminée par un anneau où attacher la chaîne d'autres chants consacrés à d'autres labeurs.

Telle est la chanson de Roland. J'ai essayé de faire ressortir la simplicité de ses beautés et la portée morale de ses situations. C'est une épopée, une grande épopée qui, non-seulement par le sujet, mais surtout par la clarté, le mouvement, l'instinct dramatique, je ne sais quoi de net et d'un peu nu nous appartient en propre et est bien française. Nous pouvons, nous devons en être fiers.

Il faut cependant ne rien exagérer et reconnaître que c'est plutôt une épopée nationale qu'une épopée humaine.

Si, en effet, nous la jugeons impartialement, nous verrons qu'elle n'est pas aussi complète, ni aussi étendue que le poëme homérique. Elle n'a pas ce sentiment de la nature, si sincère et si sobre ; elle n'a pas cette connaissance achevée de tous les arts et de tous les métiers de son temps qui a fourni à Homère tant de comparaisons et a pu faire dire à certains critiques qu'une épopée devait être une encyclopédie et le résumé de la science d'une époque ; elle n'a pas cette large sympathie pour tous les sentiments humains ; elle n'a pas ces mélancoliques réflexions sur la vie, ces aperçus philosophiques, ces allégories éternellement vraies de l'œuvre

grecque. Mais elle a une unité plus forte, des situations plus dramatiques, un intérêt plus poignant, un idéal plus élevé, une beauté plus sublime et plus grandiose. Elle est moins vaste et plus élevée. L'Iliade est une plaine immense qui offre un spectacle infini : elle entoure une ville sous les murailles de laquelle se battent des guerriers ; elle est couverte de villages où le potier tourne sa roue, et de champs où le laboureur pousse sa charrue ; elle est baignée par la mer aux bruits nombreux où voguent des navires qui viennent de lointains pays. Elle est vaste et variée comme la vie. La chanson de Roland est une montagne aiguë et isolée, ses ravins sont profonds et stériles, ses flancs n'ont vu d'autres hommes que ceux qui s'entretuent dans cette terrible journée ; mais là-bas sa cime domine les nuages et brille sous sa couronne immaculée. Elle est simple et élevée comme le devoir. Elle s'étend moins loin, mais elle monte plus haut.

Notre vieille épopée a deux traits singuliers sur lesquels il est impossible que l'attention ne soit pas attirée.

Le premier, par lequel elle se distingue de la masse des autres épopées des XIe, XIIe et XIIIe siècles, c'est le sentiment de l'unité française. Il a fallu à celui qui a écrit ces vers et à ceux qui les ont chantés un sûr et profond pressentiment de l'avenir, pour deviner, dès alors, la solidarité de ces provinces distinctes de race, séparées par le langage, isolées par les mœurs, opposées par les intérêts et déchirées par des guerres incessantes. Dans ce tumulte des luttes féodales, dans ce morcellement, dans ce chaos, celui qui a su voir la paix, l'unification et l'ordre a été le seul de son temps et il est resté seul pendant plusieurs siècles. J'ai beau parcourir les autres poëmes du moyen âge, je n'y retrouve pas cette note unique, précoce et rapide. Dans les épopées plus

provinciales que nationales du cycle carlovingien, c'est l'esprit de la féodalité qui domine. Dans les épopées plus cosmopolites que françaises du cycle antique, c'est la recherche du merveilleux romain et grec. Dans les épopées plus religieuses que patriotiques du cycle breton, c'est l'amour et le mysticisme. La chanson de Roland seule est animée et éclairée par la divination de ce que sera la France, lorsqu'elle sera devenue homogène, lorsque le même sang coulera partout, que les cœurs battront à l'unisson de Brest à Belfort et que le même langage redira sous les houblons de Flandre, sous les pommiers de Normandie, sous les chênes de Bretagne, sous les sapins du Jura, sous les châtaigniers d'Auvergne, sous les oliviers du Midi, le vers du vieux poëme :

Tere de France, mult estes dulz païs.

Le second trait, celui qui distingue la chanson de Roland des épopées de tous les temps, c'est qu'elle a cette suprême beauté d'avoir relevé le malheur et d'être le poëme du revers noble et de la mort glorieuse. De quelque côté que je jette les yeux, je vois qu'on célèbre la victoire et qu'on immortalise la force. Dans l'Iliade, c'est Achille qu'on exalte et non Hector qui fut un plus grand cœur; dans l'Enéide, c'est Énée et non Turnus qui défendait sa patrie. Eschyle a chanté Salamine; qui a chanté les Thermopiles? Qui a chanté Léonidas, les Fabius, les terrassés? Il semble que le triomphe suffise à assurer la gloire et qu'il n'y ait d'ovations que pour le succès. Ah! même parmi les poètes, que la défaite compte peu d'amis! C'est pourquoi c'est un honneur pour cette terre que d'avoir produit un homme qui, avec une audace et une tendresse sublimes, a choisi une dé-

route et glorifié un vaincu. Certes, ce n'étaient pas les noms retentissants de batailles ou de guerriers qui lui manquaient. Il avait Chalons avec Mérovée, Tolbiac avec Clovis, Poitiers avec Charles-Martel ; il avait avec Charlemagne la Lombardie conquise, la Saxe subjuguée, l'Espagne vaincue, et il a préféré Roncevaux avec Roland couché sur son épée et ses compagnons morts près de lui. Il a élu ce défilé obscur et il l'a rendu immortel. Et c'est encore une gloire pour notre sol que d'avoir porté d'autres hommes capables d'admirer, d'aimer, de ratifier ce choix magnanime. Je ne sais rien de plus grand et de plus touchant que ce spectacle unique d'une nation qui, lorsqu'elle peut s'attacher à des souvenirs heureux et glorieux, s'enthousiasme pour une souffrance et s'éprend d'une défaite !

Cela ne s'était jamais vu. Après la bataille de Cannes, le Sénat de Rome était allé au-devant des vaincus et les avait remerciés de n'avoir pas désespéré du salut de la patrie. On l'en admire encore. Mais c'était un coup de forte politique romaine et personne ne chanta Paul Emile et les chevaliers dont les anneaux d'or emplissaient les boisseaux envoyés à Carthage. Dans notre vieille chanson, au contraire, c'est le mouvement spontané de tout un peuple ; c'est le cœur d'une nation qui, laissant de côté les plus grands et les plus heureux de ses fils, se porte vers ceux qui défendirent le seuil de leur mère plus loin que jusqu'à la victoire — jusqu'à la mort. C'est comme une protestation généreuse qui subordonne la force du fait à la beauté du droit et proclame le devoir accompli plus grand que le succès atteint.

Qu'elle reste donc notre épopée nationale la vieille chanson de Geste ! Qu'ils restent nos héros ce fier Roland, Olivier, Turpin, Gautier, et les rudes pairs qui

tombèrent dans le val Roncevaux. Oui, ô vieux aïeux; vous avez été vaincus et c'est pourquoi nous vous aimons davantage ! Vous avez été écrasés par le nombre, mais vous avez donné à vos fils un immortel souvenir, et l'exemple d'une vertu à laquelle ils doivent s'attacher : la Résistance. Ils en ont besoin. Eux aussi, ils ont été attendus dans le défilé tortueux et ténébreux ; eux aussi ils ont vu les masses de l'ennemi assombrir les hauteurs et sortir des bois de sapins, eux aussi ils ont connu Ganelon. Puissent-ils connaître de même, et mériter l'heure où éclateront les soixante mille clairons de ceux qui viennent venger Roland !

ANGERS, IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

3

1977/6c

P 23

The Library

Bibliothèques
Université d'Ottawa

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 002084175b

CE PQ 1522
.A5 1878
C00 ANGELLIER, A ETUDE SUR
ACC# 1386828